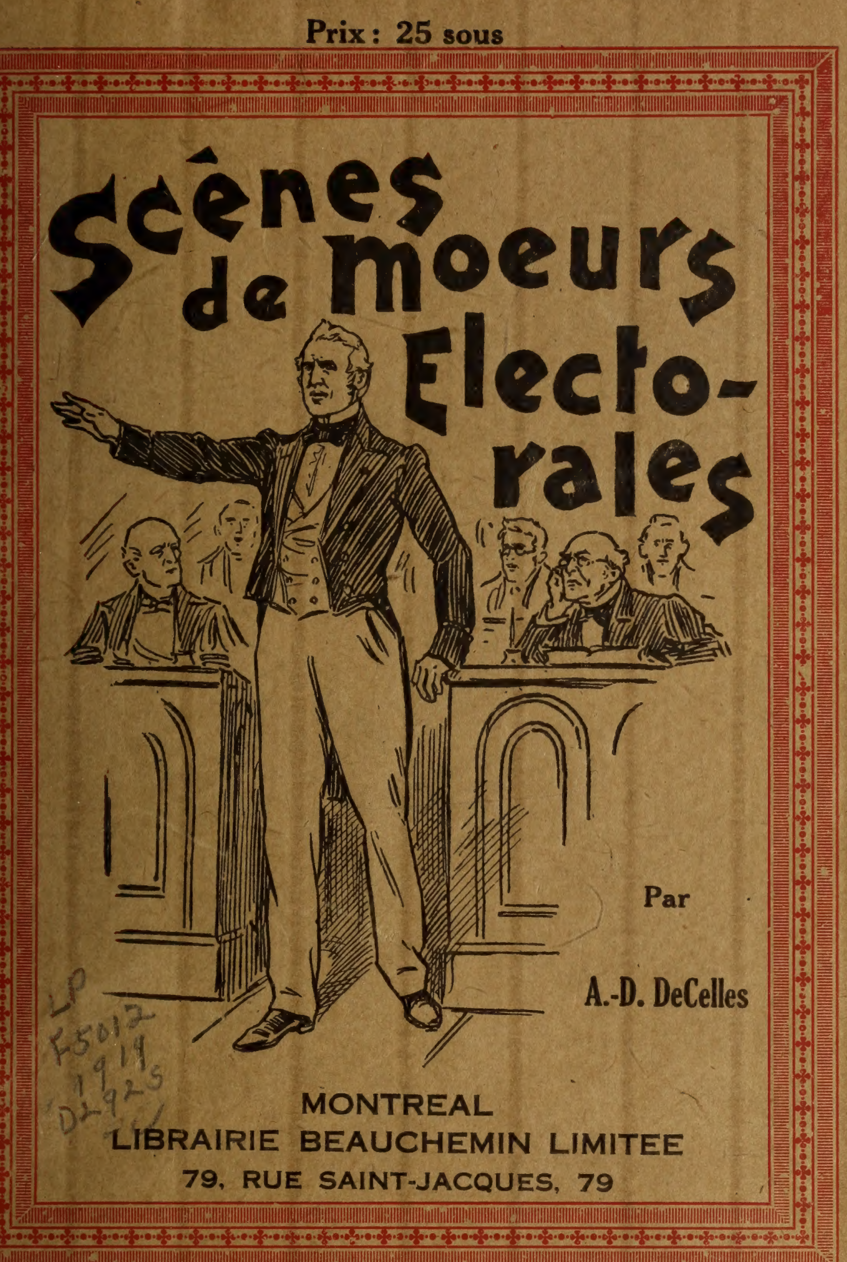

Prix : 25 sous
Scènes de moeurs Electo-rales
Par
A.-D. DeCelles
MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, RUE SAINT-JACQUES, 79

CONTES CANADIENS

No. 1553

SCÈNES DE MŒURS ÉLECTORALES

Scènes de Moeurs Electorales

PAR

A.-D. DE CELLES

SUIVI DE

ANECDOTES POLITIQUES ET ELECTORALES,
par Louis FRÉCHETTE

NOEL DE PIETRO, par Marc SAUVALLE

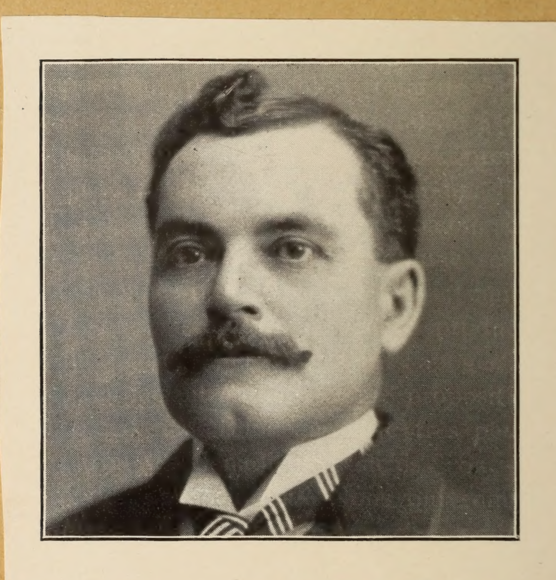
JULIEN DESCHAMPS, par E.-Z. MASSICOTTE

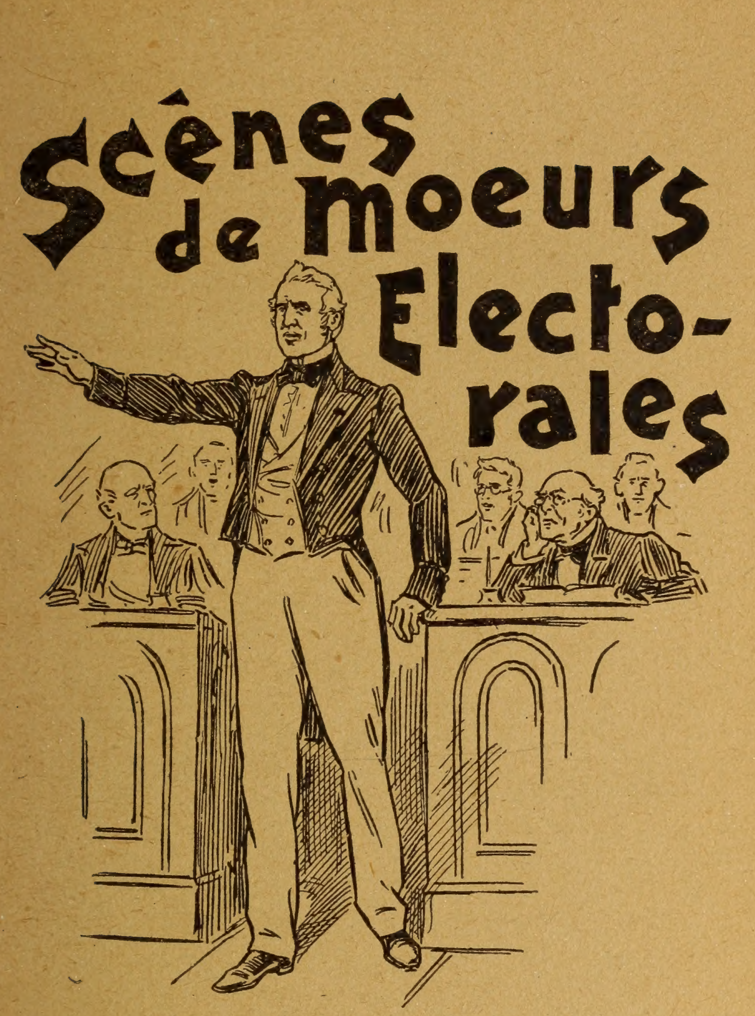
LOUIS CYR, par E.-Z. MASSICOTTE

Illustrations de Henri JULIEN



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, rue Saint-Jacques, 79





Craig emprisonnait les Canadiens, Aylmer les tue !

Ce serait une curieuse histoire que celle de nos campagnes électorales depuis les premiers jours de l'éta-

blissement du régime constitutionnel. Quelles scènes à décrire, tantôt comiques, tantôt terriblement tragiques jusqu'à mort d'hommes! Heureusement la violence semble s'éloigner de nos moeurs; je dis semble, car si aujourd'hui l'on joue moins du bâton, des poings et des manches de hache, c'est parce que la loi, en multipliant les bureaux de votation, a sagement diminué les occasions de rassemblement populaire, les points de contact des électeurs.

Aux premiers jours du régime parlementaire au Canada, le peuple appelé aux comices s'y rendaient avec une certaine indifférence, car les divergences d'opinions n'étaient pas encore venu ranger les Canadiens en deux camps de frères ennemis, avides de contradictions. Au reste, la vie publique ne mettait que peu de candidats en campagne, et n'avait guère d'attraits pour les nôtres, neufs au gouvernement du peuple par le peuple, et par ailleurs rarement en état de faire les frais d'une absence au Parlement, attendu qu'au bon vieux temps les douceurs de l'indemnité parlementaire étaient choses inconnues. Les députés ont donné leurs services presque gratuitement jusqu'en 1841.

Il y avait parfois en quelques quartiers une telle indifférence à l'égard du mandat parlementaire qu'il était difficile de trouver des candidats. On m'assure qu'en une circonstance, certain comté restant absolument inerte au moment des élections, quelques électeurs de l'endroit réunis par hasard dans un bureau d'avocats, à Québec, élurent, là et alors, un citoyen de la ville député de ce comté impassible. Il paraît que

cette façon de traiter la politique à la bonne franquette servit en maintes circonstances, et fait intéressant à noter, ces élections faciles ne furent jamais invalidées.

Voici un cas encore plus extraordinaire, en un temps beaucoup plus rapproché de nous: celui du personnage qui s'est élu lui-même. C'était à Bagot, en 1854. Les deux candidats sur les rangs ayant fait défaut à l'heure de la mise en nomination, l'officier préposé aux formalités de la nomination, l'officier rapporteur, Timothée Brodeur, posa sa propre candidature et se déclara élu par acclamation. Inutile de dire qu'il ne prit pas son siège. Cité à la barre de la Chambre, il échappa à une enquête d'une façon aussi originale que singulière. Le Speaker lui ayant posé cette question: *Etes-vous Timothée Brodeur qui était officier rapporteur à l'élection de Bagot?* on s'attendait à une réponse affirmative. A la surprise générale et au milieu d'une hilarité non moins générale, il répondit: *Je demande vingt-quatre heures pour répondre.* La même question lui ayant été posée de nouveau, il dut répondre qu'en effet il était bien le Timothée Brodeur en question. On s'est demandé ce qui avait bien pu inspirer cette réponse de Normand retors au bon notaire de Saint-Hughes ? Espérait-il durant les vingt-quatre heures se tirer du pétrin où il s'était placé ? Toujours est-il, qu'après un court interrogatoire qui constatait qu'étant officier rapporteur au moment de l'élection, il était, par conséquent, inéligible, la Chambre mit fin à sa carrière politique huit jours après son entrée au Parlement.

La violence se montra d'abord dans les luttes électorales le jour où les deux nationalités établies au Canada se trouvèrent en présence à la suite de deux candidats ennemis. En 1831, Stanley Bagg, soutenu par le Bretons, comme on disait alors, avait pour adversaire le Dr Tracey, du *Vindicator,* Irlandais sympathique à la cause des patriotes et appuyé par les Canadiens. Le premier jour de la votation, les Anglais et les Canadiens en vinrent aux prises. La troupe appelée sur le terrain fit feu sur la foule, et trois Canadiens tombèrent sous les balles des soldats.

Fait étrange, les coups de fusils avaient porté sur les nôtres seuls. De là, consternation parmi les patriotes et aussi indignation bien naturelle. L'autorité, sommée de faire une enquête sur l'affaire, s'en donna bien garde. Il n'en fallut pas davantage pour déchaîner les colères de Papineau, qui en pleine Chambre hurla ces paroles à la tête du gouverneur du temps: "Craig emprisonnait les Canadiens, Aylmer les tue."

Une autre élection qui fit beaucoup de bruit dans le temps fut celle de Terrebonne, en 1841. La Fontaine, chef des Canadiens, regardé l'homme indispensable, avait posé sa candidature dans ce comté. Son succès semblait assuré dans une circonscription électorale presque toute française. Mais lord Sydenham avait décidé, pour se venger du refus de La Fontaine de seconder ses desseins, de le tenir hors de la Chambre, et ordre fut donné au Dr McCulloch, un inconnu dans le comté, de disputer le mandat à La Fontaine, c'est-à-dire de le lui enlever à tout prix.

Placer le bureau de votation à New-Glasgow, loin des centres français, l'entourer d'Ecossais venus du comté d'Argenteuil, avec mission d'assommer les Canadiens qui voudraient voter, tel fut le complot monté pour complaire au gouverneur.

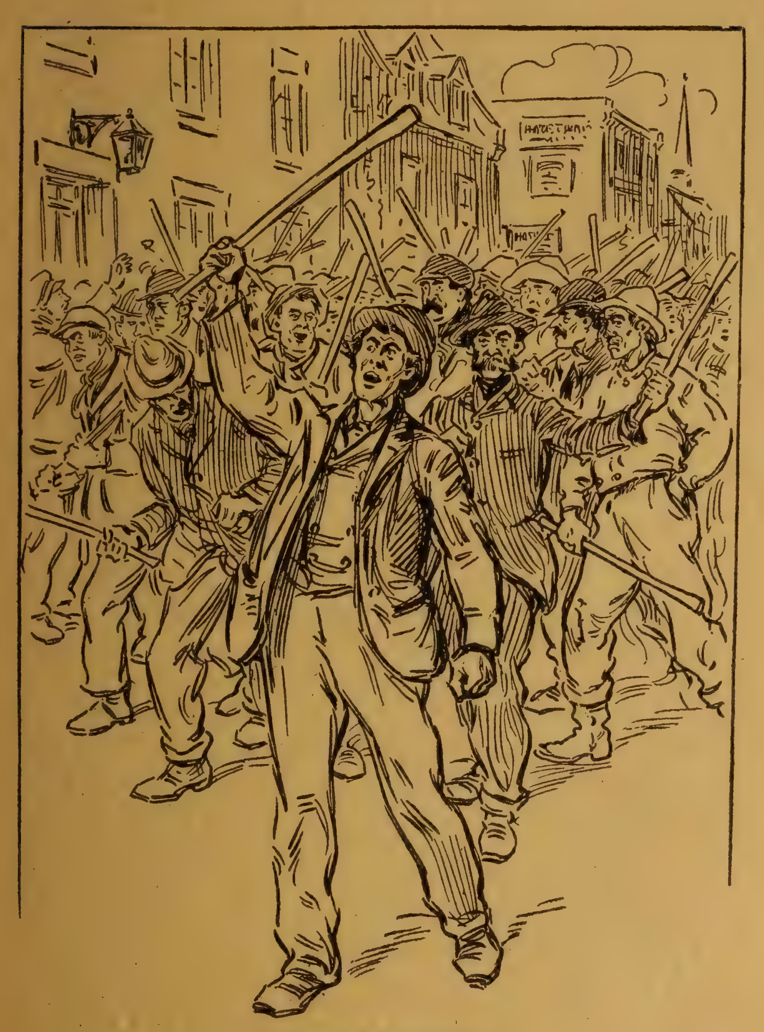
A son arrivée, La Fontaine, en voyant des hommes armés massés autour du *Poll,* comprit la situation. De suite, il se met en rapport avec l'officier rapporteur pour lui demander s'il a pris ses mesures pour protéger les électeurs paisibles, et il acquiert des réponses de ce personnage la conviction que pour un Canadien, tenter de voter, c'est risquer sa vie. La Fontaine retire sa candidature dans le but d'éviter un massacre de ses concitoyens. Si La Fontaine n'avait pas montré autant de souci de la vie humaine, New Glasgow aurait été, comme le furent alors plusieurs endroits, le théâtre de scènes sanglantes.

C'est surtout à Québec et à Montréal que, par la suite, on vit la violence attenter à la liberté des élections, surtout lorsque les Irlandais et les Canadiens se trouvaient en présence. On organisait de longue main l'assaut des bureaux de votation. Les batailles de ce temps sont restées longtemps légendaires, et l'on a parlé durant des années de la *Axe handle brigade,* du bataillon des manches de hache. Les Canadiens durent recourir à la même arme pour se défendre. Que de coups alors échangés au grand jour des élections, et que de crânes endommagés! Que de Canadiens et d'Irlandais apprirent à leurs dépens, quel redoutable instrument contondant, c'est qu'un vul-

gaire manche de hache! Ce n'était pas seulement la canaille qui jouait du bâton et des pierres; de vrais *messieurs* se mettaient souvent de la partie pour soutenir les batailleurs et diriger le mouvement. C'était une triste nécessité de la situation. Il fallait repousser la violence par la violence, d'après le principe: "Il vaut mieux tuer le diable que de se laisser tuer par lui." Il serait injuste de dire que la bataille ne faisait rage que lorsqu'il y avait des Anglais et des Canadiens en présence. Par malheur, au plus fort de la lutte des rouges contre les bleus, il y a eu bien des affaires de plaies et bosses entre les nôtres. Les choses en vinrent au point que souvent un candidat à intentions pacifiques se voyait forcé de mettre une milice électorale sur pied en prévision d'une attaque.

Il m'advint d'être présent à une lutte entre deux bataillons improvisés en vue de troubles probables. C'était à Montréal en 1872, Sir Georges Cartier et Sir Louis Jetté étant candidats. Jamais le souvenir de la scène de leur mise en nomination ne s'effacera de ma mémoire.

Sur le coup de midi, les deux candidats gravissent le husting placé sur le terrain vacant en face de l'église Saint-Jacques, rue Saint-Denis. N'oublions pas de dire que ce husting était adossé à une serre qui va jouer un rôle dans l'histoire. En face, une foule compacte. Dans cette macédoine de figures étranges suintant le whisky, à l'air hébété, je ne vois rien de l'électeur honnête. Je m'informe au-



La "Axe handle brigade."

près d'un agent de police. "Ça, des électeurs? me répond-il, il n'y a pas un voteur dans tout le lot. Les va-nu-pieds à droite de l'estrade ont été raccolés hier sur les quais parmi les gens de bord des Allan. Ils ont mission de protéger Cartier. A gauche, c'est l'armée du parti national. Ça vient d'un peu partout. Ils ont passé la nuit dans une cour de la rue Mignonne; ils n'ont pas pâti de la soif, je ne vous dis que ça. Les uns et les autres ont été engagés pour faire le coup de poing, s'il y a du *train*."(1) Ces renseignements étaient exacts. Inutile d'ajouter que les convictions politiques étaient étrangères à ces ramassis de fiers-à-bras gagés, nullement au courant des questions à l'ordre du jour.

L'officier rapporteur met les candidats en nomination, et cette procédure terminée. M. Jetté, à la demande de Cartier, prend la parole le premier. Sir George s'avance ensuite avec peine vers la balustrade, visiblement accablé par la maladie qui devait bientôt l'emporter. Il débute d'une façon peu heureuse. "On me dit que le jeune homme qui se présente contre moi s'appelle Jetté; j'ai l'honneur de vous informer que dans huit jours, il sera rejeté." Je ne pus m'empêcher de dire à part moi en entendant cet affreux à peu près: "L'esprit du grand homme baisse." Puis il entre péniblement dans le corps de son sujet. S'apercevant que sa voix ne porte point, il fait signe à son auditoire hétéroclite, qui se fiche bien de ce qu'il peut dire, de se rapprocher de l'estrade."

---

(1) En lisant l'autre jour un extrait du journal de Louis XVI, j'ai constaté qu'il se servait du mot train dans le même sens que les Canadiens de nos jours. On dirait aujourd'hui en France, du chahut, du tapage.

La brigade bleue, voyant le geste de Cartier, croit qu'il lui donne l'ordre de gagner son argent et de taper sur l'ennemi, fonce sur le bataillon rouge qui, tournant les talons, détalle au plus vite, monte au pas de course la rue Saint-Denis, laissant le husting isolé. Mais les chefs arrêtant bientôt les fuyards, la garde du corps conservatrice fléchit soudain et prend la fuite à son tour. Mais voici bien une autre farce. Les soldats rouges au lieu de poursuivre ceux qui sont payés pour recevoir des coups ou en donner, se ruent du côté de l'estrade, et tout-à-coup, j'entends le bruit de milliers de vitres de la serre qui tintent sous une grèle de pierres dont un bon nombre descendent sur le husting. Si Cartier eut été atteint par un de ces projectiles dans l'état de santé où il était, il serait tombé mort sur l'estrade. Revenons aux fuyards bleus. Ralliés par leurs chefs vers le carré Viger, ils reviennent à la charge et mettent définitivement l'ennemi en déroute. Quelques secondes plus tard, j'aperçois le grand D.... qui s'amène vers l'estrade, son chapeau à la main, et avec un geste à la mousquetaire, saluant Cartier, il lui dit: "Nous sommes maîtres du champ de bataille. Vous pouvez continuer votre discours."

Le chef conservateur se garda de profiter de l'invitation, car sa voix aurait clamé dans le désert, le peu d'électeurs présents au début étant disparus.

Il ne s'est guère produit de scènes électorales violentes depuis une quarantaine d'années, sauf à l'élection Ross-Cauchon, où la violence se montra avec une arme nouvelle, le revolver; il fallait bien suivre le progrès. Les manches de haches, c'était vieux jeu. Il y eut dans



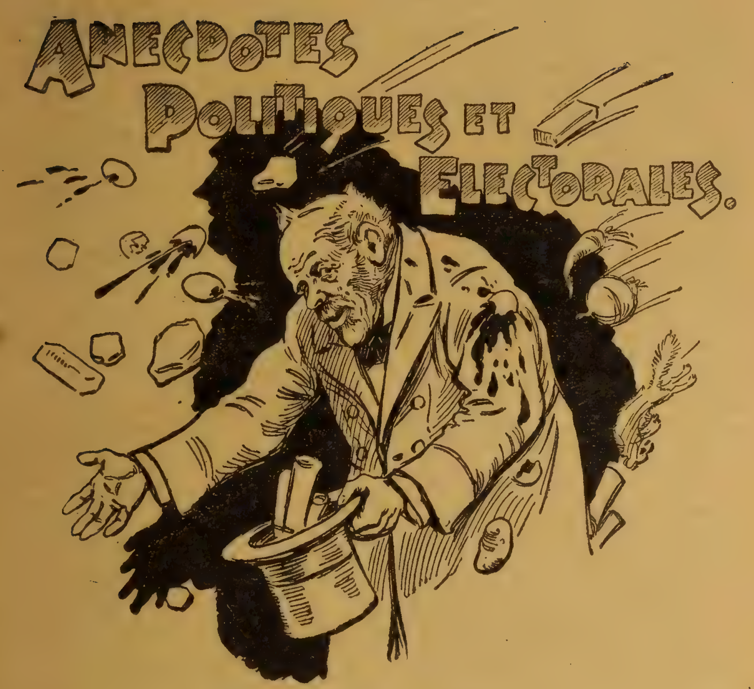
"Nous sommes maîtres du champ de bataille, vous pouvez continuer votre discours."

ce duel, en parties doubles, plus meurtrier que ceux dont la chronique parisienne nous entretient souvent, plusieurs pertes de vie et de nombreuses blessures.

Le revolver ne fut pas le dernier perfectionnement des manœuvres électorales. Lorsque l'on veut enlever une élection aujourd'hui, on trouve plus simple de substituer la ruse à la violence. Quoi! les bâtons, les pistolets et les pierres, c'est aujourd'hui l'enfance de l'art! Comme on arrive bien plus facilement à voler un mandat à l'aide de boîtes de scrutins à doubles fonds, avec le concours des *télégraphes* et cent façons de substituer des bulletins faux ou vrais! On a beau perfectionner les lois pour essayer d'obtenir l'expression intacte de la volonté populaire, le génie de la fraude prévaut souvent sur le génie de la loi. Disons, pour conserver sa sanction à celle-ci, qu'elle a sa revanche lorsque les violateurs se font pincer.

A. D. DeCELLES.

ANECDOTES POLITIQUES ET ELECTORALES.



Oui, messieurs, je suis pauvre...

Les anecdotes politiques sont à l'ordre du jour.

Quand j'abordai la carrière, ce n'était pas comme dans la *Marseillaise,* mes aînés y étaient encore. Et parmi mes aînés, il y avait mon vieil ami Télesphore Fournier, mort juge de la Cour suprême, qui à lui seul avait déjà six élections malheureuses à son crédit.

Or je suivis si bien ses traces dans la "carrière," que, peu d'années plus tard, des malins me demandaient quelquefois: "Est-ce vous ou M. Fournier qui avez perdu le plus grand nombre d'élections dans le dictrict de Québec?"

Je n'ai jamais pu répondre à cette question d'une façon bien positive, attendu que nos comptes, à Fournier et à moi, étaient un peu embrouillés sur ce chapitre. Mais une chose bien certaine, c'est que, pour le nombre d'élections, tant gagnées que perdues, nous avons tous deux été dépassés depuis, et largement, par Charles Langelier.

C'est si vrai que, tout récemment, il s'est perdu devant moi en voulant faire le bilan de ses victoires et de ses défaites.

MARCHILDON

Tout cela, c'est pour dire que j'ai de l'expérience en pareille matière.

Le fait est que cette expérience date de mes années de collège. Oui, je n'étais encore que jeune collégien lorsque j'entendis pérorer publiquement un homme politique qui a laissé dans le pays un souvenir légendaire. Je veux parler du fameux Marchildon, un bon patriote, un homme bien intentionné, doué d'une verve peu commune, mais chez qui l'instruction et l'esprit de progrès laissaient déplorablement à désirer.

On l'avait invité, dans une certaine paroisse, à donner son opinion sur les questions publiques du jour. Tout son discours serait à reproduire, mais je n'ai retenu que la péroraison :

Pour terminer en finissant, s'écriait-il, je ne vous dirai qu'un mot en deux paroles, qui sont tirées d'une petite fable de M. La Fontaine. Ecoutez bien ! Un chien-t-et un coq voyageaient-z-ensemble. La nuit-z-arrivée, le coq se jousque d'enne branche, et Pataud se

gratte un petit réservoir dans les racines de l'âbre. Passe un renard, aperçoit le coq.

—Bonsoir, l'ami! —Bonsoir!

—Ça va bien?

—Pas trop mal, et vous?

—Ça doit être ennuyant tout fin seul sus c'te branche.

—Chacun son goût.

Vous aimeriez pas à venir faire un petit tour au clair de la lune?

—J'suis pas sorteux.

—Ça serait-y rien que pour fumer une pipe.

—Je fume pas.

—Vous fumez pas? vous prisez peut-être.

—Je prise pas non plus, mais j'ai un associé, là, en bas, qui chique quèquefois, réveillez-le donc.

Comme de faite, le renard réveille le chien; Pataud saute sus le renard et lui fait son biscuit en deux tours de gueule. Morale: Le coq ce sont les Canayens. Le renard ce sont les Anglais. Le chien ce sont moi! Je sauterai sur les Anglais et je les mettrai-z-en pièces.

On rapporte bien des anecdotes sur le compte de ce brave Marchildon. Au parlement, c'était l'ennemi juré des chemins de fer. On a conservé la mémoire de plusieurs de ses sorties là-dessus.

—Pensez donc, s'écriait-il, à cette bête à feu qui passe d'une paroisse à l'âutre, sans comparaison comme un steamboat écarté qui chercherait de l'eau, pendant que les vaches montent les clos et sautent les barrières, la queue raide comme des chandelles! Croyez-vous que c'est pas assez pour faire térir ces pauvres bêtes? Et qu'est-ce qu'arrivera quand on n'aura plus



de lait? Pas de lait, pas d'enfants, n'est-ce pas? Pas d'enfants, pas de familles! Et pas de familles, pas de Canayens! Rien que des Anglais et des Irlandais, voilà!

Un jour, l'impayable député s'était endormi sur son siège, lorsqu'une discussion animée l'éveille. Comme cette discussion se faisait en anglais, et que Marchildon ne comprenait pas un mot de cette langue, il demanda à son voisin ce dont il s'agissait.

—On veut faire passer un bill, dit celui-ci, un loustic, pour qu'il n'y ait

Je prétends que non seulement chaque habitant ait le droit d'avoir son coq d'Inde à lui, etc.

plus qu'un seul coq d'Inde par paroisse: le coq d'Inde du bedeau.

A ces mots, Marchildon bondit sur ses pieds·

—Monsieur l'Orateur, s'écrie-t-il, c'est encore une affaire pour aumolister les Canayens, cela. Je prétends que non seulement chaque habitant ait le droit d'avoir son coq d'Inde à lui, mais encore que chaque paroisse ait le droit d'avoir autant de coqs d'Inde qu'elle pourra en contenir, si ça fait son affaire.

LE SEIGNEUR PACAUD

J'ai dit que mon expérience politique remontait à mes années de collège. Laissez-moi vous raconter une autre anecdote de ce temps-là. C'était à Nicolet, en 1859. Je ne sais plus par quel subterfuge j'avais trouvé le moyen d'assister à une assemblée électorale où il s'agissait de choisir un conseiller législatif pour la division Lavallière.

Les candidats foisonnaient: il y en avait neuf sur les rangs, au nombre desquels se trouvait le haut et puissant seigneur Hippolyte Pacaud. Vous allez voir que si celui-là péchait par quelque côté, ce n'était pas par manque de franchise. Son discours pouvait se résumer à ceci:

—Mes adversaires vous ont dit que vous êtes des hommes intelligents, instruits, honnêtes: c'est des blagueurs! Honnêtes? il n'y en a pas un seul parmi vous qui me paierait ses redevances, s'il était sûr de ne jamais être poursuivi... Instruits? il n'y a pas le quart de ceux qui m'écoutent qui sachent lire, et le reste ne pourrait pas réciter la table de multiplication.

Intelligents? Vous êtes tous un tas de cornichons! Si ce n'est pas vrai, vous le montrerez en votant pour un homme assez franc pour vous dire la vérité!...

LES DEUX CANDIDATS DECLARES ELUS

Mais avant mes expériences personnelles, il y avait la tradition qui en racontait de corsées. Elle racontait en particulier, que, dans je ne sais plus trop quel comté du district de Trois-Rivières, deux candidats ayant obtenu aux polls le même nombre de voix, avaient insisté pour être déclarés élus tous les deux.

Et l'officier rapporteur, un notaire, les avait bien et dûment proclamés élus, à toutes fins que de droit, conjointement et solidairement représentants du comté au parlement de Sa Majesté!

MON FILS BIEN-AIMÉ

La tradition avait aussi consacré le souvenir de ce candidat madré qui, voyant l'officier rapporteur afficher un soir la proclamation électorale qui commençait par ces mots: *Victoria, par la grâce de Dieu, etc., à tous ceux qui les présentes verront... Salut!* s'était avisé de faire écrire son nom par le maître d'école, avec les mots *et à mon fils bien-aimé,* dans l'espace en blanc qui se trouvait entre le mot *salut,* et le reste de la formule.

L'effet fut magique. Comment ne pas voter pour un homme si hautement recommandé, à qui la reine elle-même envoyait des saluts en l'appelant son "fils bien-aimé?" L'adversaire fut roulé.

LE DEPUTE BEAUDOIN

Mais quelque chose de plus piquant encore, que rapporte la tradition, ce sont les discours d'un nommé Beaudoin, de St-Henri de Lauzon, qui fut député de sa division, à l'époque où les trois comtés de Lévis, de Beauce et de Dorchester ne constituaient qu'un seul et même collège.

Celui-là faisait ses discours en vers monorimes.

Je puis en citer un , grâce à la mémoire des vieux de l'endroit, avec qui les circonstances m'ont mis en rapport dans mon jeune temps; le voici:

—Messieurs les inlecteurs du comté de Dorchester, je vous remercie de tout mon cœur de l'honneur et de la faveur supérieure que vous m'avez fait jusqu'à c'te heure. Suivez votre serviteur chez la mère Verboncœur pour prendre un petit verre de liqueur, à la santé du gouverneur. Demain le poll est à neuf heures.

Ça se bat pas! disaient les gens.

Aussi, il paraît que jamais personne n'osa se présenter contre lui.

Je ne sais trop ce qu'il y a de vrai au fond de la chose, mais c'est à ce brave homme de père Beaudoin qu'on attribue quelquefois cette naïveté digne d'entrer dans le répertoire de Calino. Dans une réunion chez le gouverneur, où il avait été invité à titre de député, on lui présente une glace à la crème.

—Cristi! dit-il, ça gèle les dents cette histoire-là! Je parie que si ç'avait été pour un Anglais, va! ils l'auraient bien fait chauffer.

UN CANDIDAT SILENCIEUX

Le fait est qu'il y en a eu de toutes sortes, des candidats à Lévis, une vraie collection de toutes les nuances et de tous les acabits. On y a même vu un candidat... silencieux. Il se faisait un devoir et un principe de ne pas dire un mot en public. Nous ne faisions que le montrer. Et comme il n'avait pas trop mauvaise mine, ça prenait encore assez.

Naturellement, il fallait quelquefois discuter avec l'adversaire; c'était moi qu'on avait chargé de la besogne. Il fallait entendre mes arguments en faveur du candidat du silence:

Franchement, il y avait trop de bavards dans la Chambre; c'était justement pour cela qu'on ne pouvait pas s'entendre. Si l'on pensait plus et si l'on parlait moins, ça irait beaucoup mieux, et ça coûterait moins cher. Ce qu'il faut, ce ne sont pas des paroles, mais des actes. Trouvez-moi un homme capable de parler durant une heure, sans dire quelque menterie! Et cœtera. Si notre candidat voulait être député, c'était pour donner le bon exemple. S'il était élu, il s'engageait d'avance... à ne pas desserrer les dents sur n'importe quelle question. Il ne signerait jamais M. P. P. (membre pour parler), c'était ridicule; il signerait M. P. S. T. (membre pour se taire).

Nous fîmes une lutte superbe, et qui se termina par une victoire morale.

LE CANDIDAT ECLECTIQUE

On eut aussi, vers cette époque, dans le district de Québec, un candidat éclectique. Pour capter tous les

suffrages, il se proclamait bleu-rouge-indépendant; et pour se recruter des partisans dans tous les rangs de la société, il avait lancé une circulaire dans laquelle il s'offrait comme candidat des cultivateurs, des ouvriers, des marchands, des manufacturiers, des riches et des pauvres, des Canadiens et des Anglais, du clergé catholique et du clergé protestant.

Or comme on le blaguait là-dessus dans une assemblée publique, une réflexion partie de la foule fit éclater un rire homérique:

—Il est comme le baume du bon saint Martin, il guérit tous les maux.

Lui aussi remporta une victoire morale; ce qui fit dire à un plaisant de l'endroit:

—C'est la première fois qu'on voit perdre une élection avec tant de monde.

BENONI SAMSON, surnommé BELONE

J'en ai connu un autre moins prétentieux, mais encore plus original. Lui se donnait — Oh! devinez!— comme candidat de la misère!

Il s'appelait Bénoni Samson, et tout le monde le connaissait sous le nom de *Bélone.*

Des loustics, pour faire pièce au candidat du gouvernement, lui avait mis en tête qu'il triompherait— c'était une année de disette—s'il avait l'appui des pauvres gens.

Un beau dimanche, il avait appelé à son aide M. Fradette, député de Bellechasse, qui se targuait d'être le représentant des classes inférieures.

—Messieurs les électeurs, dit Bélone, j'ai l'honneur de vous présenter M. Fradette, l'emblème de la pauvreté!

Le jour de l'appel nominal, il s'écriait:

—Oui, messieurs, je suis pauvre; je suis pauvre comme vous, j'ai toujours été pauvre, et je veux toujours rester pauvre avec vous autres!

—Dis donc, Bélone, crie une voix dans l'auditoire, reste pauvre tant que tu voudras, mais t'as pas besoin de nous autres pour ça. Reste pauvre tout seul!

—Je suis prêt! répond Bélone.

—Eh bien, s'écrie un autre, si tu veux rester pauvre rien que pour le *fun,* viens pas quêter chez nous!

Pauvre Bélone! battu lui aussi.

—N'importe, disait-il, j'ai toujours été candidat; personne ne peut m'ôter ça!

Car il faut vous dire que si la plupart des candidats se présentent dans le but d'entrer au Parlement, il en est quelques-uns qui n'ont pas d'autre ambition que d'être candidats. Là se bornent leurs aspirations les plus ardentes.

UN CANDIDAT MAL RECU

Un matin—nous étions à la veille d'une élection générale—je reçus la visite d'un notaire, vieux praticien établi dans un des comtés ruraux de notre district.

—Il faut que le parti me pousse, dit-il, cette année. Il y a assez longtemps que je patiente, mon tour doit être arrivé!



J'avais pas fini de dire : *Messieurs les Electeurs,* qu'ils m'avaient descendu du perron de l'église,

—Avez-vous posé votre candidature ? lui demandai-je.

—Pas encore, j'attends que le parti me choisisse.

—Quels sont les autres candidats en perspective?

—Il n'y en a pas.

—Eh bien, c'est tout simple alors, annoncez-vous; venez de l'avant; nous irons vous aider.

—Je peux pas venir de l'avant.

—Pourquoi donc?

—Eh!... chaque fois que je me montre, ils me font des avanies. L'autre jour, j'ai essayé de parler à Saint-Ephrem; j'avais pas fini de dire: "Messieurs les électeurs," qu'ils m'avaient déjà descendu du perron de l'église!...

XAVIER BÉLANGER

Qui n'a pas connu Xavier Bélanger, du comté de Bellechasse? Un orateur celui-là. Je n'ai jamais connu un enfileur de grands mots et de phrases baroques plus intarissable. En voici un échantillon:

—Messieurs les électeurs, s'écriait-il avec un geste sculptural et un coup de tête que n'aurait pas renié Danton, après les nobles et illuminés orateurs que vous venez d'entendre, il est bien saignant pour un pauvre cultivateur comme moi d'oser prendre la parole. Mais, sans vouloir comparer leur château de lumières et le palais de leur expérience au cabinet privé de mes réflexions personnelles, je ne puis m'empêcher de vous répéter ici à huit clos ce que je voudrais répéter en public, c'est que les sphères de notre beau comté sont beaucoup trop étroites pour la salubrité de nos finances. Et à qui devons-nous ce triste état de choses? Je le dis avec un poignard dans le

cœur, nous le devons aux traîtres qui nous ont vilipendés, qui nous on anéantisés, qui nous ont stéréotypés —oui, messieurs, l'expression n'est pas trop forte— je le répète, qui nous ont stéréotypés, jusqu'à ce que nous ayons été nous échouer avec le vaisseau de la confédération sur le roc et les tufs de la frénésie sociale. Mais consolons-nous, mes amis, je vois une ère nouvelle s'élever devant nos regards comme un arc-en-ciel qui porte dans sa main la palme sacrée de la concorde, de la fraternité, des réformes et du progrès.

Et tout cela était débité avec un aplomb et un brio que lui aurait enviés le plus éloquent de nos hommes publics.

On conçoit qu'avec un pareil talent oratoire, notre individu ne pouvait manquer de se tenir piqué par la tarentule de l'ambition.

Chaque fois qu'il se présentait un élection dans son comté, il faisait comme l'élection, il se présentait lui aussi. Mais pour une raison ou pour une autre, sa candidature avortait invariablement avant d'être rendue à terme. C'était un excellent homme de parti, du reste, et il se retirait généreusement de l'arène dans l'intérêt de la cause.

La dernière fois, cependant, il se fit tirer l'oreille. Il ne se sacrifierait pas toute sa vie; les autres devaient s'effacer à leur tour. Ses partisans finirent par croire qu'il se vendait, etc.

Du reste, un comté rural peuplé exclusivement de cultivateurs devait être représenté au parlement par un cultivateur.

—Mais, objectait Charles Langelier, qui lui disputait la candidature, on ne va pas là pour labourer.

—N'importe, pour bien représenter des cultivateurs, il faut connaître le métier.

—Avec ça que je ne connais pas le métier, moi le fils d'un cultivateur, élevé sur une ferme !

—Ça ne fait rien, répliquait notre homme, faut la pratique.

—Pas nécessaire! affirmait son interlocuteur; et vous qui êtes un cultivateur d'expérience, vous seriez bien surpris si je vous en remontrais sur certaines affaires de votre profession.

—Sur des affaires d'habitants?

—Oui.

—Vous pourriez m'en remontrer sur des affaires d'habitants, vous !

—Certainement.

—Ah! je vous en défie bien, par exemple!

—Voulez-vous gager ?

—Tout ce que vous voudrez.

—Tenez, faisons mieux: je vais vous poser une question qui a directement rapport au métier de cultivateur; si vous ne pouvez pas y répondre, et que je le fasse, moi, à votre propre satisfaction, résignerez-vous ?

—Plus que ça, je travaillerai en votre faveur.

—Votre parole d'honneur devant tout ce monde-là ?

—Ma parole d'honneur devant M. le curé, si vous voulez.

—Eh bien, alors, dites-moi pourquoi les moutons noirs coùtent moins cher à élever que les moutons blancs.



"Eh bien, alors, i's mangent moins !"

—Où avez-vous pris ça, que les moutons noirs coûtaient moins cher à élever que les moutons blancs?

—Il ne s'agit pas de savoir où j'ai pris ça, il s'agit de savoir ce que vous en dites.

—C'est de la blague: j'en ai élevé des deux couleurs, et les moutons noirs mangent autant que les blancs.

—Pas du tout!

—Je vous dis que oui, moi.

—Tenez, avouez donc tout de suite que vous ne le savez pas, hein !

—Y a du surcier là-dedans; êtes-vous capable de me prouver cela, vous ?

—Ça fera pas un pli.

—Que les moutons noirs mangent moins que les blancs ?

—Oui.

—Voyons voir!

—Eh bien, dites-moi, y a-t-il autant de moutons noirs qu'il y en a de blancs ?

—Y en a bien moins.

—Eh bien, alors, ils mangent moins!...

On voit d'ici la tête de mon candidat rural. Il reste d'abord tout abasourdi, puis il tourne sur ses talons en bougonnant:

—Dites-moi à c'te heure si c'est pas le diable que ces avocats-là!...

GABRIEL BRISSETTE

Une autre candidature qui fit long feu, fut celle d'un nommé — disons Gabriel Brissette — en 1884, je crois, dans un comté du district de Montréal. Il avait fait répandre partout le bruit de sa candidature. et s'était même acheté un *castor* neuf pour la circonstance.

Mais ce n'était pas là le plus difficile pour lui. N'ayant pas l'esprit ingénieux de mon individu de Lévis, il ne lui était pas venu à l'idée de se présenter comme candidat du silence; il se croyait dans l'obligation d'y aller de son petit boniment, et redoutait fort cette épreuve.

Quand il marmonnait des phrases en lui-même, ça marchait passablement; mais devant la foule, c'est plus intimidant; et puis il y a les interrupteurs.

Bref, il n'était pas très rassuré, et, la veille du jour où il devait s'annoncer comme on dit, au lit avec sa femme, il lui faisait part de ses inquiétudes.

—Pourquoi ne t'exerces-tu pas? lui dit sa femme.

—Je me suis exercé, mais ce n'est pas la même chose, va, devant tout le monde. Il y a toujours des polissons pour interrompre.

—Eh bien, écoute: fais-moi ton speech.

—Et tu m'interrompras ?

—Oui.

—Ça y est.

Et voilà mon Brissette debout au milieu de la chambre à coucher.

—Monsieur Brissette! monsieur Brissette! crie la femme.

Brissette tousse, crache et commence:

—Messieurs les électeurs!

—Couvrez-vous, couvrez-vous !

Couvrez-vous, c'était facile à dire, mais loin d'avoir un chapeau, Brissette n'avait seulement pas de caleçons.

Et il monta sur une chaise pour attraper le carton



A ces mots, une voix furieuse part du lit : " T'as menti."

qui contenait son nouveau couvre-chef, et qui se trouvait dans le haut d'une armoire.

—Bon, dit sa femme, te v'là bien là, restes-y; tu vas être comme sur un husting.

Pas besoin, n'est-ce pas, de faire la description de ce petit homme rougeaud, à bedaine rebondie, debout sur une chaise dans sa chambre à coucher, sans autre toilette que son castor neuf, et sa chemise de nuit.

—Messieurs les électeurs! dit-il.

—T'as déjà dit ça.

—Je recommence.

—Recommence pas, tu feras rire de toi.

—Toi, tu comprends rien à la politique!

—Ah! ben, si t'es pour me dire des bêtises, exerce-toi tout seul.

—Cré nom! y a jamais moyen de s'entendre avec une femme.

—Mais tu m'as dit de t'interrompre.

—C'est pas comme ça qu'on interrompt; dis-moi des choses... pas polies, des grossièretés.

—Ben, va chez le diable!

—Tu veux pas?

—Je te dis d'aller chez le diable, c'est une grossièreté, ça.

—Ah! tu dis ça pour m'interrompre?

—Oui, c'est pas comme ça?

—Si fait, mais attends que je sois parti.

—Où c'que tu vas?

—Attends que je sois parti à parler.

—Eh ben, marche!

—Messieurs les électeurs, dans le temps d'actuellement, les affaires publiques sont joliment adultères...

A ces mots, une voix furieuse part du lit:

—T'as menti!

Brissette, un peu abasourdi, répète:

—Sont joliment adultères...

—T'as menti, Brissette!

A moitié déconcerté, Brissette recommence:

—Dans le temps d'actuellement....

—T'as menti, Brissette !

Brissette s'arrête, puis descend de sa chaise et serre son chapeau.

—Tu continues pas? lui demande sa femme.

—Non! s'il faut qu'ils me disent "t'as menti, Brissette" à tout bout de champ comme ça, j'aime mieux ne pas me présenter.

Et Brissette comprit que, pouvant faire rire de soi tant qu'on veut dans son village, il est bien inutile de se donner tant de mal pour aller faire rire de soi à la Chambre.

DE SAINT-GEORGE

Les interruptions, en effet, sont quelquefois déconcertantes; mais aussi le résultat est sérieux quand l'interrupteur se fait river le clou d'importance. Rien de puissant devant la foule comme un mot d'esprit, ne serait-il qu'une plaisanterie.

De Saint-George, l'ancien député de Portneuf, avait souvent de ces reparties heureuses. Un bon dimanche, au Cap-Santé, il faisait face à un adversaire qui en donnait sur les quatre faces aux libéraux.

—Vous êtes des catholiques, s'écriait celui-ci; eh bien, prenez garde! les libéraux sont les ennemis de Dieu, de la religion et du clergé. Si jamais ils arrivent au pouvoir, on marchera dans le sang des prêtres jusqu'à la cheville du pied!

Or il y avait dans le village un petit cordonnier un peu ridicule qui s'appelait Charlie Morissette.

—C'est Charlie Morissette, interrompt de Saint-George, qui fait courir ces bruits-là pour vous vendre des grandes bottes !

LE CANDIDAT INGENIEUX

Mais outre le candidat homme d'esprit, il y a le candidat ingénieux, c'est-à-dire celui qui sait le mieux trouver le défaut de la cuirasse chez son adversaire, qui sait le mieux tirer parti d'un mot, insignifiant quelquefois, échappé à son contradicteur, qui sait le mieux faire une montagne avec une motte de terre, une forêt avec une touffe d'herbe, qui sait le mieux travestir les faits et la pensée d'un autre pour le montrer sous un jour odieux, qui sait le mieux, enfin, trouver des subterfuges pour s'extirper lui-même d'une fausse position. Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus honnête, mais comme plaisanterie, quelquefois, c'est assez drôle.

En 1871, un jeune homme se présentait dans un comté du district de Québec; et comme c'était un libéral à tous crins, il accusait le chef des conservateurs sir George Cartier d'avoir toujours sacrifié les intérêts du Bas-Canada en faveur du Haut, comme on disait encore dans ce temps-là.

Or le pauvre jeune homme avait eu le malheur de faire des vers quelquefois et son adversaire en profitait pour le turlupiner d'importance.

—Frédéric le Grand, disait-il, déclarait souvent

que, s'il avait une province à punir, il la ferait gouverner par des poètes.

—Il n'avait peut-être pas si grand tort, répondait l'autre, et nous en avons deux fameux exemples dans les chefs que la Providence a infligés à notre pays. A Québec, notre premier ministre est M. Chauveau, un poète! A Ottawa, le chef conservateur est M. Cartier, un poète aussi... Vous connaissez sa chanson:

O Canada, mon pays, mes amours!

Vous voyez... Toujours le Haut-Canada, c'est plus fort que lui.

L'ADVERSAIRE DE M. MARCHAND

Pas mal ingénieux aussi, l'adversaire du regretté M. Marchand, à qui celui-ci reprochait un acte d'effronterie peu ordinaire. Marchand avait lancé un manifeste aux électeurs, où il avait mis toute son habileté de fin lettré. Or, figurez-vous que son adversaire, qui était peu instruit et tout à fait incapable d'écrire, se croyant obligé d'en faire autant, avait tout bonnement pris le manifeste de Marchand, l'avait copié en changeant quelques mots, et l'avait fait distribuer à son tour avec sa signature. C'était là ce que Marchand lui reprochait. Savez-vous comment il s'y prenait pour se disculper ?

—La belle affaire! disait-il; si en passant devant la demeure de M. Marchand, j'apercevais une charrette dans sa cour, j'aurais pas le droit d'en faire faire une

pareille!... Je pensais que M. Marchand avait plus d'esprit que ça!

LE SÉNATEUR GUEVREMONT

Un modèle en fait d'ingéniosité de husting, c'était le sénateur Guévremont. Il avait le don du paradoxe et du sophisme au suprême degré.

Un jour, il bataillait contre J. X. Perreault, qui fut député de Richelieu avant la confédération, et lui reprochait ses absences de la Chambre dans les termes les plus sévères.

—Où étiez-vous, s'écriait-il, quand on a voté sur telle et telle question? Monsieur se promenait probablement dans les rues, la canne à la main.

—C'est mon affaire, ça, répondait Perreault; j'avais *pairé*.

—Ah! s'écriait Guévremont, il avait pairé!... Savez-vous ce que c'est que pairer? je vais vous faire comprendre ça par une comparaison. Vous êtes habitant, vous, monsieur, bon! Vous engagez un homme pour faire vos foins. Votre voisin, qui a aussi du foin à faire, suit votre exemple, loue un homme, et voilà nos deux engagés à faucher. Tout à coup, l'un des deux crie à l'autre:

—Ecoute donc, Baptiste, tu trouves pas qu'il fait chaud?

—Joliment.

—Je commence à être pas mal fatigué, moi.

—Moi étout.

—Si on pairait...

—Pairons!

Et voilà nos deux paresseux toute l'arpès-midi sur la clôture, les bras croisés. C'est cela, messieurs les électeurs, ce que les membres du parlement appellent *pairer*. Et c'est comme ça que M. Perreault a fait vos foins. Ce n'est pas Perreault qu'il devrait s'appeler, c'est *paireux*.

L'HON. JOSEPH TURCOTTE

Dans un ordre plus relevé, un autre qui ne manquait pas de moyens ingénieux pour captiver son auditoire, c'était Joseph Turcotte, de Trois-Rivières, qui fut président de la Chambre en 1861. Orateur de haute distinction—on peut même dire un des plus puissans tribuns du pays—il était en même temps doué d'une voix de baryton superbe.

Quand il se présenta pour la première fois aux électeurs du comté de Saint-Maurice, il ne fut pas bien reçu partout. Dans une des paroisses du Nord, par exemple, on ne voulut pas l'entendre parler. On lui fit un véritable charivari.

—C'est inutile de vous entêter, Monsieur Turcotte, lui dit quelqu'un, ils ne vous laisseront pas parler.

—Mais je ne veux pas parler, dit Turcotte, je veux chanter.

—Ah! Il ne veut pas parler, il veut chanter!...

—Il veut chanter?

—Oui!

—Ah ben, c'est une autre paire de manches, ça; qu'il chante, si c'est un beau chanteux, on l'écoutera.

Et voilà Turcotte qui entonne de sa plus belle voix:

Si vous voulez ben m'écouter,
J'ai t'une histoire à raconter.



Et nos deux champions s'attablent face à face sur le perron de l'église.

Et ainsi de suite. Il leur dit comme ça tout ce qu'il avait à dire, en chantant.

—Cré mardi! fit un habitant, il chante encore mieux que Xavier Baron.

—Ben sûr qu'il chante mieux que Xavier Baron! dirent les autres.

Xavier Baron était le chantre en renom de la paroisse; de plus il était d'une force herculéenne.

—Il peut bien chanter mieux que Xavier Baron, fit quelqu'un, mais je gagerais bien qu'il tirerait pas au poignet avec lui !

—Est-il ici ? demanda Turcotte.

—Non.

—Allez le chercher.

—Vous voulez tirer au poignet avec Xavier Baron ! c'est pas mal effronté.

—Allez le chercher ! répète Turcotte.

On amène Xavier Baron, on apporte une table, des chaises, et nos deux champions s'attablent face à face sur le perron de l'église. Turcotte était manchot, et comme tous les manchots il avait double force dans le bras qui lui restait.

—Ah ! ça, dit-il, un marché ! Nous allons tirer "en trois coups les deux meilleurs." Si Xavier Baron me renverse, je pars d'ici dans dix minutes, et vous ne me reverrez jamais de votre vie ; mais si je le renverse, vous voterez tous pour moi ?

—C'est correct.

—C'est-y fait ?

—C'est faite !

Et, au grand ébahissement de la foule, Joseph Turcotte amena trois fois de suite le poing de son adversaire sur la table. On le porta en triomphe, et c'est au vote de cette paroisse qu'il dut son élection.

LA VOIX UNIQUE DE CHS LANGELIER

J'ai dit un mot de Charles Langelier en commençant, que ce soit lui qui m'aide à finir.

En 1887—il était candidat cette année-là... comme les autres années—il fut élu par une majorité si compacte, que personne n'aurait pu la diviser. Il avait gagné l'élection par *une* voix.

Quand il fut bien certain de son coup, il télégraphia la bonne nouvelle à M. Blake, qui était alors le chef du parti libéral. Blake lui répondit: *"I heartily congratulate you on your unique majority."*

Le soir de l'aventure, on voulut fêter le triomphateur.

—Merci, dit Charles modestement, je n'ose pas sortir ce soir.

—Pourquoi?

—Le temps est humide, et comme je suis déjà un peu enroué, je craindrais de perdre ma voix.

Il y tenait à sa voix, naturellement; mais comme ce n'était pas à vrai dire matière à gloriole, il n'arrêtait point les passants pour leur en parler. Il aurait certainement préféré avoir été élu par cinq ou six cents; et quand il arrivait à quelqu'un peu au courant de lui demander si sa majorité avait été considérable, il trouvait le moyen de faire intervenir le nom de son frère François élu dans Québec-Centre, et sur un ton de désinvolture parfaite:

—Mon frère et moi, disait-il, nous avons eu *trois cent une* voix de majorité à nous deux.

Il se gardait bien d'ajouter que François en avait eu *trois cents* à lui seul.

Le plus ennuyeux de l'histoire, c'est que chacun de ses électeurs venait lui dire:

—C'est pourtant à moi seul que vous devez votre

élection. Si j'avais pas voté pour vous, vous étiez flambé!

Ils arrivaient tous, comme cela, les uns après les autres; et naturellement chacun comptait sur la reconnaissance toute particulière de l'élu.

Un matin, le brave Charles rencontre sur le perron du palais de justice, un homme qui l'arrête en lui disant:

—Savez-vous, monsieur Langelier, que c'est à moi que vous devez votre élection!

—A vous aussi? dit Charles; je sais que je la dois à bien du monde; on m'en parle assez, sans reproche; mais je n'aurais jamais supposé que je pouvais la devoir à vous..... Vous êtes un bleu, vous!

—Oui, monsieur, mais au moment où j'allais partir pour aller donner ma voix à M. Valin, il est survenu quelque chose qui m'a retenu à la maison... De sorte que...

—Ma foi, interrompit Charles Langelier, c'est un comble, S'il faut que je doive mon élection non seulement à chacun de ceux qui ont voté pour moi, mais encore à ceux qui n'ont pas voté du tout, il ne me manque plus que de la devoir à ceux qui ont voté contre moi.

—Pourquoi pas? fit un autre individu en s'approchant. J'ai voté contre vous, moi; et si vous avez gagné votre élection par une voix c'est bien à moi que vous le devez.

—Pour l'amour de Dieu, dit Charles, je voudrais bien savoir ce qui serait arrivé, si vous n'aviez pas voté contre moi.

—C'est bien simple, vous l'auriez gagnée par deux?

La conversation s'est terminée à l'hôtel Saint-Louis.

Louis FRECHETTE.

LE NOEL DE PIETRO



Le dernier convoi d'émigrants amenés à Montréal par le steamer de Liverpool, avant la fermeture de la navigation, comptait parmi ses membres les plus délaissés, un jeune Italien d'une quinzaine d'années, inscrit sur les régistres de l'émigration sous le nom de Pietro Bianchi.

Piémontais d'origine, Pietro était le benjamin, le bambino, d'une famille de six ou sept frères qui achevaient de se disperser aux quatre vents du monde, au hasard des sollicitations des padrones chargés par les compagnies transatlantiques d'embaucher à tant par tête du gibier d'entrepont. L'âme triste et le cœur bien gros, Pietro débarquait dans la grande ville où ne l'attendait aucun ami, où pas une âme connue ne pouvait consoler sa tristesse, ni guider ses pas. Cependant, il n'était pas sans courage; il avait quitté son village pour aller chercher dans un pays qu'on lui disait florissant, le travail qui manquait dans le sien, et par lequel il espérait pouvoir donner un jour plus de bien-être à sa mère. Il la revoyait cette mère, au moment des adieux, où le cœur oppressé, elle le serrait sur sa poitrine en lui faisant encore quelques recommandations: "Aie confiance en Dieu, mon Pietro, conduis-toi bien, fais ton devoir en toute chose et tout ira bien"—et lui, se détachant de l'étreinte maternelle, avait emporté dans son cœur ces enseignements si sages, se promettant bien de n'y jamais faillir. Et tout en cheminant dans ce pays inconnu, sa pensée se reportait en arrière et lui donnait de l'espoir.

A cette époque de l'année, toutes les grandes entreprises de construction qui occupent généralement par centaines les terrassiers italiens étaient suspendues, les grands froids se faisaient déjà sentir et la neige ouatait déjà la terre; les logemeuts fumeux et noirs dans lesquels s'empile la colonie italienne regorgeaient d'occupants désœuvrés, passant leur temps à

manger le produit du travail de l'été en longues ripailles et en parties de cartes interminables, interrompues seulement de temps à autre par quelque bagarre qui, trop souvent, s'achevait aux lueurs des stylets.

Elevé pauvrement, mais dignement, par une mère pieuse comme le sont les Italiennes du nord, sans l'exaltation théâtrale des Napolitaines et des Siciliennes, le jeune Bianchi avait conservé intactes les mystiques leçons maternelles. Quand il se vit dans ce milieu déplorable, son cœur se serra, il se tint à l'écart; mais bientôt il releva la tête et son idée fixe fut de trouver de l'ouvrage, de faire n'importe quoi; et, le voilà chaque jour, offrant ses services à qui voulait l'entendre, s'adressant de préférence aux maisons canadiennes-françaises, il parlait suffisamment le français pour se faire comprendre; mais son ignorance de la ville, sa mise négligée le faisaient repousser en dépit de son air intelligent et doux. Le soir venu, sans rancune au cœur, il allait s'agenouiller dans la première église qui se trouvait sur son chemin, préférablement l'église Notre-Dame de Lourdes dont la brillante décoration intérieure répondait mieux que toute autre à l'instinct artistique inné chez ceux de sa race. Il restait là plongé dans de profondes rêveries où son âme allait rejoindre celle qui, par delà l'Océan, priait sûrement pour le dernier absent du foyer.

Un prêtre, un missionnaire venu d'une des paroisses éloignées du nord de Montréal, pénétra un soir dans l'église déserte et faiblement éclairée. Traver-

sant la nef, il alla s'agenouiller au pied de l'autel. Quand il revint sur ses pas, il aperçut ce jeune garçon, les yeux perdus dans l'espace, le front illuminé, adressant une extatique supplication à la Vierge qui se détachait au fond du chœur, dans un nimbe étoilé. Le prêtre s'approcha de Piétro, le toucha à l'épaule et lui fit signe de le suivre. Une fois sur le parvis, il l'interrogea avec une brusquerie mêlée de bonté, en homme habitué au sans-façon des colons et des travailleurs.

—"D'où viens-tu? que fais-tu? lui demanda-t-il.

Plein de confiance et de respect à la vue du costume de son interlocuteur, Pietro lui fit part, en termes simples et naïfs, de sa détresse, de son infortune et de sa désolation de ne pouvoir rien trouver à faire dans cette grande ville où toutes les portes lui étaient fermées, sauf celles des églises.

—Voyons, lui dit le missionnaire, que sais-tu faire? à quoi pourrais-tu t'employer?

L'Italien ne put qu'expliquer ses meilleures intentions de faire n'importe quoi pour ne pas mourir de faim.

—Ce n'est pas un métier, cela, reprit le prêtre. Voyons, saurais-tu faire la cuisine? Un Italien, cela doit savoir faire la cuisine? Il se monte justement un chantier des McLaren, à quelques lieues de la mission; je vais m'informer s'ils ont un cuisinier; s'ils n'en ont pas, je te fais engager; de cette façon tu auras toujours de l'occupation pour l'hiver; l'été prochain, nous verrons autre chose. Allons, donne-moi l'adresse de ta pension et prépare-toi à partir au premier appel.

Je me charge de te procurer l'argent du voyage; est-ce dit ?—

Pietro retrouva immédiatement toute sa façonde italienne pour exprimer un remerciement qui venait



du plus profond du cœur. Il indiqua le numéro de son logis; et, l'alerte ecclésiastique s'éloignait déjà à grandes enjambées, avant qu'il fùt revenu de l'émotion de cette bienfaisante rencontre.

Inutile de dire avec quelle impatience Pietro attendit, les jours suivants, l'arrivée de la missive promise. Dès le matin, il guettait le facteur et, quand il le voyait passer sans déposer de lettre, il poussait un gros soupir, et c'était tout...

Enfin, un jour, tandis qu'il se tenait à la porte du logis, la chevelure flottant à la brise du vent glacial, la peau brune de son cou solide frissonnant sous la bise qui le cinglait par le col entr'ouvert, cette lettre tant attendue lui fut enfin remise. Il grimpa aussitôt s'asseoir sur son grabat, pour en prendre connaissance. Elle contenait, avec un billet de chemin de fer pour Labelle, quelques mots bien touchants du brave prêtre, l'informant qu'à la station une voiture du chantier serait là pour le conduire à destination. Le bon père lui recommandait, dans une petite note, de ne pas oublier au chantier les pieuses leçons que lui avait données sa mère et de ne pas perdre, au milieu de ses nouveaux compagnons, ses habitudes de bon chrétien; que, là surtout, il fallait se souvenir que la chance dont il profitait, lui venait de sa piété et de sa confiance en Dieu.

Pietro serra précieusement le billet et la lettre dans sa poche, fit rapidement son baluchon qui n'était pas bien lourd, régla sa pension avec le peu d'argent qui lui restait et se dirigea d'un pas allègre vers la gare du Pacifique où il attendit patiemment le départ du premier train.

Il n'était pas sans quelque appréhension sur son nouveau sort et particulièrement sur la façon dont il allait remplir les fonctions qu'il avait acceptées; pour-

tant, il se sentait bien la force de supporter les plus grandes fatigues; enfin l'insouciance du jeune âge reprenant le dessus, il se familiarisa plus ou moins avec cette idée de cuisinier dans les bois, dans cette forêt immense dont les contours sombres se dessinaient le long de la voie. La neige tombée la nuit précédente avait étendu ses blancheurs sur le sol, les épinettes s'échelonnant dans les montées conservaient sur leurs bras frangés quelques floçons épars qui scintillaient au soleil matinal.

Pierre était tout guilleret en sautant du train à Labelle.

Sa première rencontre avec ses futurs compagnons assombrit quelque peu sa bonne humeur. L'attente du train ayant altéré le conducteur de la cariole et celui qui l'accompagnait, ils avaient profité de l'occasion pour déguster pas mal de verres de gin, ce qui les avait rendus d'une exubérance extraordinaire.

Dès que Pietro se fut fait connaître, ils le toisèrent des pieds à la tête, et les remarques provoquées par cet examen dénotaient clairement leur désappointement. Ce n'était évidemment pas un "cook" de ce genre-là qu'ils attendaient, et, sans la recommandation dont il avait été précédé de la part du missionnaire, qui avait visité le chantier quelques jours auparavant, ce désappointement se fût trahi plus ouvertement encore. Le jeune homme qui ne manquait pas d'intelligence saisit aussitôt la situation. Il s'efforça le mieux possible d'effacer le mauvais effet qu'il sentait avoir produit et tenta de faire chorus avec ses compagnons égayés. Lorsque ceux-ci eurent épuisé leur répertoire

de chansons de route, il entonna à son tour quelques vieux refrains populaires de son pays qu'il lançait à pleine poitrine dans les côtes sonores. Sa voix bien timbrée se répercutait dans les échos des montagnes et des lacs. Les deux bûcherons émerveillés, dont l'âme était devenue subitement sensible, décrétèrent d'un commun accord que l'Italien était "un rude chantre."

La nuit était absolument noire quand on arriva au chantier et la cérémonie des présentations fut remise au lendemain. Pietro se glissa dans celui des lits superposés qui lui était réservé et passa sa première nuit au campement, l'œil ouvert, pas mal perplexe à l'égard de la journée du lendemain.

De grand matin, tout le monde était debout. Pietro vit sortir successivement de dessous des amas de couvertures, des figures noirâtres aux barbes embroussaillées. Chacun s'étira et descendit de son casier, puis après une toilette sommaire, comme il n'y avait pas de temps à perdre, ils avalèrent un peu de nourriture préparée la veille et partirent au travail.

Le "boss" du chantier, Irlandais à l'écorce rugueuse, mais pas mauvais au fond, était resté le dernier pour donner ses instructions au nouveau cuisinier. Prévenu en faveur du jeune homme, ce fut sur un ton presque bienveillant qu'il l'accueillit et lui indiqua ce qu'on attendait de lui, l'endroit où se trouvaient les provisions et le menu qu'il devait préparer.

Oh! le menu était bien simple: des patates, du lard et des fèves, le matin, le midi et le soir, le jour suivant, le lendemain et le surlendemain; et cela, pour quatre mois.

L'Italien se mit à l'oeuvre et trouva la besogne facile. Il mit de l'ordre dans la cabane, la balaya, lava soigneusement les écuelles, essuya les bancs et se montra très ponctuel pour l'heure des repas.

La méfiance, la malveillance même que son origine avait suscitées au début s'éteignaient petit à petit ; on lui reprochait cependant de manquer de gaieté; de ne pas se mêler aux groupes lorsqu'il s'y contait le soir de ces grosses histoires qui faisaient rire les compagnons à ébranler les assises de la cabane.

Pietro n'était pas communicatif: il aimait les instants où, seul au chantier, il rêvait à la patrie absente, à l'être cher entre tous qu'il avait laissé là-bas, et, sa besogne terminée, il s'occupait à tailler avec son couteau, dans des morceaux de bois fendus avec soin, des figurines auxquelles il réussissait à donner une certaine tournure. Il imitait de mémoire ces petits Saints sculptés qu'il avait vu colporter par ses compatriotes en Italie et à Montréal; lentement, il découpait et tailladait, examinant son œuvre avec satisfaction lorsqu'elle prenait forme; puis, lorsqu'il croyait avoir réussi au gré de son désir, il cachait son chef-d'œuvre sous son lit et attendait l'arrivée des convives.

Noël approchait et déjà les bûcherons escomptaient tout "le fun" que l'on pourrait avoir pour le réveillon. La cruche au whiskey, apportée pleine, au début, gisait maintenant délaissée, vide, dans un coin de la cabane; ils calculaient bien la faire remplir pour la circonstance, une cagnotte ayant été faite à cet effet. Un comité devait aller au chantier voisin, mieux approvisionné et en rapporter tout ce qu'il fallait pour une vraie fête.

Le veille de Noël arrivée, les hommes rentrèrent de bonne heure, et les deux raquetteurs chargés de courir aux provisions revinrent essoufflés, le soir, salués par les acclamations de leurs compagnons. On fêta, c'est-à-dire que l'on fuma bien des pipes, que l'on but pas mal de whiskey, que l'on répéta souvent les mêmes chansons et que l'on dansa des gigues aux sons d'un crincrin éraillé.

Après bon nombre de tournées absorbées, quelqu'un appela Pietro "le cook", pour prendre part à la fête.

Mais il n'était pas là.

On chercha au dehors, pas de Pietro! On l'appela, personne ne répondit. Qu'était-il donc devenu. Tous ces hommes pas mal échauffés par le whisky, s'inquiétèrent cependant et résolurent de retrouver l'Italien mort ou vif.

Une troupe se forma en demi-cercle pour cette chasse à l'homme et pénétra dans la forêt. Bientôt un des compagnons siffla, il venait de découvrir une piste au pied d'une montée qui dominait le campement. On se "rallia" autour du "boss" qui prit la tête de la colonne et grimpa la côte. Après quelques instants de marche, une lueur fut signalée dans la futaie, et le "Boss," s'arrêtant tout à coup, et portant la main à son oreille, imposa silence autour de lui.—Une voix suave, une voix divine chantait des hymnes sous bois!

Le bûcheron canadien, sous des allures fanfaronnes, possède un fond de piété native qui souvent se complique de superstition; une bonne parole, une émotion suffit pour raviver les sentiments chrétiens qu'il garde dans son cœur, et c'étaient ces sentiments, ces pieux

souvenirs qui bouleversaient leur âme en ce moment où, presque timidement, ils s'avançaient sans mot dire, se dirigeant religieusement vers l'endroit indiqué.

Une voix jeune et claire modulait avec une pureté infinie un chant divin, ravissant, qui pénétrait le cœur, faisait tressaillir l'âme, s'élevait librement jusqu'à l'immense voûte constellée d'étoiles, comme pour arriver sans obstacle aux pieds du Créateur dont elle rappelait au monde la venue rédemptrice.

Agenouillé, absorbé dans la grandeur de sa foi, Pietro se tenait en extase devant une crèche improvisée : un enfant Jésus, sculpté dans le bois, reposait modestement sur le foulard rouge qu'il avait l'habitude de porter au cou, de petits chandeliers taillés dans le bois supportaient de maigres bougies empruntées au coffre du campement et, pour compléter l'illusion, de grands bœufs de trait, lâchés le soir et attirés par la lueur, avançaient leurs bonnes têtes paisibles. Comme jadis, au grand jour de la naissance du Christ, ils nimbaient de l'haleine fumeuse de leurs naseaux blancs, ces naïves figurines au pied desquelles une troupe d'hommes prosternés se confondaient maintenant dans un hommage d'une ampleur incomparable !

Marc SAUVALLE.

JULIEN DESCHAMPS

JULIEN DESCHAMPS

Que dites-vous d'un homme qui, traversant une friche et voyant, soudain, venir sur lui, à fond de train, un taureau furieux, ne songe pas une minute à prendre



la fuite, mais attend l'animal de pied ferme, empoigne littéralement le taureau par les cornes, lorsque celui-ci est rendu à sa portée, et le renverse sur le sol?

Que dites-vous encore d'une homme qui, ne voulant pas atteler son cheval à la voiture, parce que cela lui paraît une besogne fastidieuse, se place un de ces

lourds cribles d'autrefois sur le dos et va le remettre au voisin, demeurant à dix arpents, lorsque deux ou trois cultivateurs ont d'ordinaire de la difficulté à porter un semblable fardeau?

Vous direz, sans doute, qu'un tel homme est puissamment fort, très courageux et très maître de lui! Eh bien! ce sont là deux exploits au crédit de Julien Deschamps de l'Ile Perrot, un gaillard sec, tout en muscles et qui mesurait six pieds, trois pouces de taille.

Julien Deschamps naquit le 19 octobre 1817, du mariage de Jean-Baptiste Deschamps et de Catherine Leduc. Ses parents avaient leur domicile à Beauharnois, mais comme cet endroit n'était pas encore érigé en paroisse. Deschamps fut baptisé à l'Ile Perrot, où il devait habiter peu après.

Deschamps a beaucoup voyagé, d'abord dans le nord du Canada, puis dans l'ouest américain. Il se rendit même jusqu'en Californie, lorsque la découverte des mines d'or eut enflammé l'imagination de tous ceux qui avaient un peu de sang d'aventurier dans les veines. Maintes fois, il eut des démêlés, mais jamais personne ne l'a fait reculer, car il avait cette noble confiance en lui que donnent la force, la santé et l'endurance.

La tradition, malheureusement, n'a relaté aucune des batailles de Deschamps, elle n'a conservé que le récit d'une rencontre... manquée, mais d'une rencontre qui aurait pu être épique, puisqu'elle mettait en présence deux "heavy weights" comme on n'en voit plus, deux antagonistes qui ont été les émules du grand Jos. Montferrand.

C'était entre 1855 et 1860, Vital Poitevin et Julien Deschamps demeuraient, le premier à Beauharnois, le second à l'Ile Perrot, deux localités enchanteresses, qui se font de l'œil par-dessus le lac Saint-Louis, et d'où sont sortis quantités de "voyageurs" et de "bûcherons" robustes et audacieux. Poitevin était le champion de la côte sud, tandis que Deschamps possédait ce titre parmi les insulaires, mais les deux localités étaient trop voisines pour qu'il ne vînt pas aux gens friands de combats, l'idée de faire décider lequel des deux champions était supérieur à l'autre.

Comment s'y prit-on, je l'ignore, mais la rencontre fut décidée. Elle devait avoir lieu à Beauharnois, dans la cour d'une spacieuse hôtellerie, tenue par Charles Rapin. Beauharnois, à cette époque, était un centre remarquablement affairé, surtout à cause de son volumineux commerce de blé, et la plupart des grands édifices en pierre qui frappent de nos jours les regards des touristes étaient alors des magasins ou des entrepôts très achalandés.

La nouvelle de la fameuse bataille avait été répandue *urbi et orbi*, et grande était l'assistance, lorsque les champions furent en présence.

Poitevin avait alors près de 50 ans, et Deschamps dépassait la quarantaine. Le premier était plus lourd, le second plus agile. Tous deux possédaient une superbe structure. Poitevin espérait triompher par son poing, tandis que Deschamps comptait sur son pied. Et afin de frapper mieux, en débarquant du canot qui l'avait transporté à Beauharnois, Deschamps s'était

tout de suite, rendu au vaste magasin de Ulysse-Janvier Robillard, pour se procurer une forte paire de bottes ferrées, comme en portaient les "voyageurs".

Les champions venaient de se donner la main et de se regarder dans les yeux lorsqu'il se produisit un événement: le shérif Hunault arriva inopinément, accompagné d'un nommé Leduc, oncle ou beau-frère de Deschamps, et le combat des deux Alcides fut empêché. Bien des racontars existent sur cette rencontre. Les citoyens de Beauharnois ont leur version, ceux de l'Ile Perrot aussi. Après avoir interrogé plusieurs témoins oculaires, je crois que le résultat de cette joute aurait été la mort certaine d'un des combattants, et ceux-ci durent, dans leur for intérieur, être presque satisfaits qu'elle n'eut pas lieu, sans que leur honneur en souffrît.

Quoi qu'il en soit, ce combat qui aurait pu être sanglant et tragique, se termina comme la plupart des duels d'aujourd'hui: adversaires et amis pénétrèrent dans l'hôtel Rapin et tout le monde fraternisa en vidant quelques "coupes" de rhum. Au cours de la discussion amicale qui suivit, Deschamps, à l'instar de Montferrand, donna une preuve de sa souplesse en imprimant fortement son talon dans un plafond élevé de dix pieds au-dessus du plancher, et c'est le dernier exploit que l'on rapporte sur ce compatriote herculéen, bien qu'il ait vécu encore longtemps.

Sur ses vieux jours, il alla demeurer quelque part dans le Haut-Canada, et il y est mort paisiblement.

E.-Z. MASSICOTTE.

LOUIS CYR

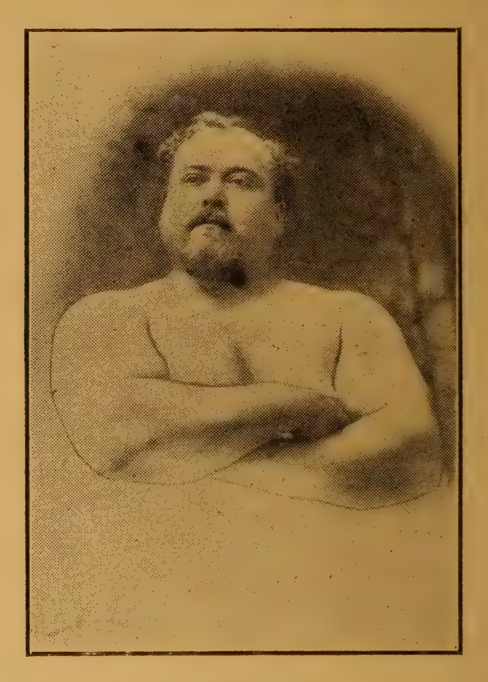
LOUIS CYR

SA JEUNESSE

Le dix octobre 1863, naissait, à Saint-Cyprien de Napierville, un enfant dont les exploits musculaires devaient attirer l'attention du monde entier. Cet enfant avait nom Louis Cyr (Cyprien-Noé), et il était fils d'humbles cultivateurs. Son père était d'une force bien ordinaire, mais sa mère possédait une robustesse peu commune, même chez un représentant du sexe masculin.

Cyr grandit dans la région que Grenache avait le plus fréquentée et où ses moindres exploits étaient journellement cités ainsi que ceux des nombreux hercules des environs de Saint-Hyacinthe. Frappé de ces propos, et hanté de l'idée qu'il avait hérité des qualités physiques de sa mère, il commença, dès son enfance, à rêver gloire et fortune, et à s'habituer à manier des poids lourds. Il avait une douzaine d'années au plus lorsqu'il se fabriqua une sorte d'haltère avec une barre

de fer et deux bûches de bois. Tous les jours il s'exerçait avec cet agrès primitif, et lorsqu'il s'apercevait qu'il le soulevait facilement, il enfonçait des clous et



LOUIS CYR

des fiches dans les bûches pour alourdir celles-ci. Sa force surhumaine est donc autant le résultat d'un entraînement tenace et patient que l'effet de l'hérédité.

Cyr avait quinze ans quand sa famille émigra aux Etats-Unis, vers 1877, et ce déplacement servit beaucoup son ambition comme on va voir. Il passait, un jour, dans une rue de Lowell, Mass., lorsqu'il vit une foule occupée à regarder des forts-à-bras qui tâchaient de soulever une grosse pièce de bois. Quelqu'un avait parié que personne ne pouvait mettre cette bille sur son épaule et parcourir ensuite une distance de vingt-cinq pieds. Plusieurs essayaient sans réussir. Cyr se présenta et, au grand ébahissement du public, qui n'en pouvait croire ses yeux, il accomplit le tour de force du premier coup. C'était un beau succès pour un adolescent de seize ans, aussi les sportsmen présents l'engagèrent à fréquenter le gymnase de Lowell.

Peu après, il donna une performance dans un bazar au profit d'une œuvre de charité et les journaux vantèrent beaucoup ces premiers essais.

Cyr se maria à dix-neuf ans et commença presqu'aussitôt à s'exhiber dans les centres canadiens-français des Etats-Unis. Vers 1883, il entreprit une tournée dans la province du Nouveau-Brunswick, qui eut quelque retentissement, surtout par l'aventure suivante. A Moncton, petite ville industrielle située à la tête de la navigation sur la rivière Petitcodiac, il reçut de la part du capitaine Beers, un défi qui intéressa toute la population. Le marin, un géant de six pieds et demi, réellement fort, s'était fait une spécialité d'enlever

sur ses épaules, une ancre de navire pesant 700 livres et il paria $50 que le jeune Cyr était incapable de faire ce tour de force. Notre compatriote accepta le pari avec empressement, et au jour convenu, sur le pont du navire mouillé devant la ville, en présence des centaines de spectateurs accourus de partout, Cyr souleva l'ancre tel que spécifié, puis il invita en plus, l'énorme capitaine à monter sur ses épaules et portant l'ancre et le marin, il fit le tour du pont. Cette prouesse provoqua beaucoup d'enthousiasme, et Beers proclama partout que Cyr était un phénomène.

C'est à l'issue de cette tournée que Gus. Lambert invita Cyr à venir demeurer à Montréal. Ensemble, ils se produisirent dans les milieux sportifs, puis, le 17 mars 1885, un match était arrangé, à Québec, avec David Michaud pour le championnat de force d'Amérique. Les exercices imposés furent les suivants : dévisser un haltère d'une main ; jeter une barre à sphère des deux bras et enlever un fardeau sur les épaules. Cyr fut vainqueur par 300 livres.

Un mois après son retour dans la métropole, Cyr obtint un engagement dans le corps de police de Sainte-Cunégonde qu'on venait justement de réorganiser. Faute d'une direction énergique, et d'agents de police compétents, Sainte-Cunégonde, municipalité alors indépendante de Montréal, était impuissante à réprimer les désordres qui se commettaient chaque jour dans

ses limites. L'endroit avait même acquis une triste réputation et les paisibles citoyens voulaient tenter l'impossible pour faire cesser cet état de chose, si préjudiciable à leurs intérêts.

M. Joseph Pagé avait été nommé chef, et Louis Cyr fut enrôlé. Ses camarades étaient David Young, surnommé l'homme à la mâchoire de fer, Charles Proulx, Joseph Beausoleil et Nelson Vermette.

Jamais je n'oublierai le spectacle qu'offrirent les rues de Sainte-Cunégonde lorsque Louis Cyr fit ses premières rondes dans la petite ville. On avait éveillé la curiosité des citoyens en racontant des faits étonnants sur ce policier, et chacun avait hâte de contempler l'athlète sans pareil qui devait ramener la tranquillité dans la banlieue tapageuse.

Cyr n'avait que 22 ans. Sa jeunesse jointe à un air de mansuétude qu'accentuaient des yeux bleus, et une ronde figure resplendissante de santé, ne lui donnaient pas une apparence bien terrible, mais il se singularisait par une belle taille, un poids de 240 livres et une longue chevelure blonde, flottant sur ses massives épaules. Très tôt, il donna des preuves de sa superbe puissance musculaire.

Un jour, rue Notre-Dame, entre les rues Vinet et Dominion, un tombereau lourdement chargé vint en collision avec une autre voiture. Une roue du tombe-

reau quitta l'essieu et le pesant véhicule s'écrasa. Rien n'était brisé, mais pour remettre l'essieu en place, il fallait décharger le tombereau, et la perspective de cette longue besogne enrageait le charretier. Quelle tempête d'injures! Quel vacarme! Toutes les expressions pittoresques du vocabulaire défilaient pour l'amusement des badauds. Voyant un rassemblement, le policeman Cyr s'approcha. Mis au courant de l'incident, il voulut raccommoder les choses. Il ordonna au charretier malheureux de relever sa roue et de la mettre en position, puis saisissant le côté du véhicule qui touchait au sol, il le souleva à la hauteur du moyeu. Tout fut réparé en un clin-d'œil.

Parfois il n'appelait pas la voiture de patrouille pour transporter ses prisonniers. Il les cueillait sous ses bras et les portait au poste, comme des paquets de chiffon, deux à la fois.

Il avait rassemblé au poste ses poids et ses haltères, et chaque jour il travaillait. Son haltère de deux cents livres qu'il enlevait d'une main excitait beaucoup la curiosité, et nombre de gens venaient assister à ses exercices. Une fois, un spectateur lui demanda s'il tirait bien au poignet. Cyr lui répondit qu'il n'avait jamais essayé. Le spectateur lui proposa alors un pari. Cyr accepta et triompha aisément, mais son adversaire plein de prétentions, ne voulut pas s'avouer vaincu et

il insulta gravement le formidable athlète. Irrité, Cyr empoigna le grossier personnage et le lança dans la caserne des pompes à incendie, avec une telle force que les assistants redoutèrent un malheur. On trouva l'individu engagé sous un dévidoir d'où on eut mille peine à le sortir. L'affaire n'eut pas de suites, mais Cyr fut admonesté et prié de ne plus se faire justice lui-même.

Depuis son entrée dans la police, les *roughs* de Sainte-Cunégonde s'étaient tenus cois, mais ils guettaient une occasion de se débarrasser de ce gêneur. Le 23 septembre 1885, Cyr, Young, Proulx et Vermette revenaient au poste, vers midi, quand, soudain, on les couvrit d'une grêle de pierres. Cyr et Proulx foncèrent sur les assaillants, mais ils furent blessés tous deux. Le premier reçut une pierre à la tempe gauche et le second fut mis hors de combat d'un coup de hache au front. Cyr réussit toutefois à capturer le chef de la bande et deux autres furent arrêtés, quelques heures plus tard, par les agents de police de Saint-Henri. Ces trois redoutables garnements furent condamnés à sept ans de pénitencier.

Un mois après, Cyr passait rue Bonaventure, aujourd'hui Saint-Jacques, tout à coup une hache lancée on ne sait d'où ni par qui, l'effleura presque et s'enfonça devant lui dans le trottoir. Jugeant qu'il était inutile de rester plus longtemps parmi des gens qui attentaient à sa vie lâchement, il retourna au poste,

enleva son costume et offrit sa démission, laquelle fut acceptée le 10 novembre 1885.

Lors de son départ les citoyens lui présentèrent une médaille d'or.

LES RECORDS DE LOUIS CYR

Quelques mois après avoir abandonné l'uniforme de gardien de la paix, Cyr voulut imiter Gus. Lambert et devenir propriétaire d'une hôtellerie sportive. Comme il n'en existait pas à l'ouest de Montréal, il décida de s'installer dans Sainte-Cunégonde, théâtre de ses récentes aventures.

Deux années durant, on put le voir courtiser la fortune au moyen d'un cabaret et d'un gymnase qui eurent une grande vogue de curiosité, mais Cyr se fatigua de ce genre de vie! Il n'était pas dans son élément derrière un comptoir de bar, et puis il comprit qu'il ne réaliserait pas ainsi les grandes ambitions qu'il avait formées depuis longtemps. Il céda donc son hôtellerie et commença une série de tournées qui le menèrent rapidement à la plus grande notoriété et lui valurent, avec tous les lauriers qu'un athlète puisse rêver, une très belle aisance.

Je ne le suivrai pas dans ses voyages; je me contenterai de noter, seulement, la longue suite d'exploits

prodigieux et sans exemple qu'il accomplit dans cette période glorieuse de son existence.

En 1888, le premier octobre, au cours d'une exhibition, à Berthierville, P. Q., notre compatriote établit son premier record en soulevant une plate-forme chargée de 3,536 livres de fer en gueuse. Pour exécuter ce genre d'exercice, dans lequel il a toujours excellé par plusieurs centaines de livres sur tous ses concurrents. Cyr se plaçait simplement sous la plateforme dans une attitude penchée, les mains appuyées sur un tabouret. Il n'a jamais employé d'autres accessoires.

Cette même année, lors de son passage à Troy et à Cohoes, N.-P., les Canadiens-Français de ces villes lui présentèrent une médaille.

Le 2 novembre 1889, à Saint-Henri de Montréal, il épaula d'une main, à droite, en plusieurs temps, 265 livres et poussa cette énorme poids perpendiculairement au-dessus de sa tête.

Avant cet exploit, la société Saint-Jean-Baptiste lui avait présenté une superbe ceinture.

Le 21 novembre 1890, à Montréal, il jette à bout de bras, au-dessus de sa tête, un haltère de 109 livres, vingt-sept fois consécutivement.

Le 5 décembre suivant, à New-York, il soulève d'un doigt, un poids de 490 livres.

Le 28 juin 1891, à Montréal, il appuie un baril de

ciment pesant 314 livres contre son genou et le charge sur son épaule droite d'un bras.

Le 20 septembre, même année, au Parc Sohmer de Montréal, il résiste contre quatre chevaux pesant 1,000 livres chacun et tirant sur lui en sens inverse, deux à gauche et deux à droite.

C'est à la fin de cette année que Richard K. Fox, le sportsman millionnaire et l'éditeur fameux de la *Police Gazette,* prit Louis Cyr sous sa direction et offrit une bourse de $1,000 et plus à quiconque pourrait lever les même poids que son favori. Ne trouvant personne pour faire un match en Amérique, Fox et Cyr traversèrent l'Atlantique. D'immenses affiches annoncèrent l'arrivée de l'athlète canadien-français dans la capitale de l'empire britannique et du monde sportif.

Un grand nombre de célébrités athlétiques se trouvaient à Londres dans le moment. Pour prouver sa supériorité sans conteste immédiatement, Cyr offrit d'établir, le même soir, sept records nouveaux. Cet événement eut un succès colossal. Aussi, le 19 janvier 1892, l'Aquarium Hall de Londres était-elle bondée de spectateurs. Quinze mille personnes avaient trouvé place dans l'immense salle pour être témoins d'un fait qui ne s'était jamais vu et qui ne se verra peut-être plus.

Afin de donner toute la garantie possible, un jury d'hommes forts fut chargé de peser les poids en pré-

sence des représentants des clubs athlétiques de Londres, et notre compatriote commença son étonnante performance.

1—Haltère de 273¼ livres, épaulé de la main droite, avec arrêt sur la cuisse, puis dévissé.

2—Barre de 301 livres, enlevée de terre à deux mains, épaulée d'un seul mouvement, correctement, et jetée au-dessus de la tête.

3—A la volée d'une main, à droite, puis à gauche, 174 livres.

4—Haltère de 104½ livres tenu à bras tendu, puis ramené à l'épaule.

5—Baril de ciment pesant 314 livres, chargé sur l'épaule d'une main, sans l'aide des genoux.

6—Poids de 551 livres soulevé par un doigt.

7—Plate-forme chargée de 3655 livres, soulevée avec le dos.

La réussite de tous ces exercices provoqua un enthousiasme délirant et à l'issue de la performance les spectateurs firent à l'hercule une ovation qu'il ne peut se rappeler sans émotion. Notre compatriote séjourna vingt semaines à Londres. Chaque soir, M. Fox offrait sa bourse de $1,000 à qui pourrait faire mieux que Cyr, et $100 à celui qui pourrait soulever d'une main l'haltère que Cyr dévissait à chaque représentation.

Pour ces représentations, Cyr se servait d'un haltère de 250 livres seulement, mais la tige avait 1¾ pouce de diamètre, soit environ 5¼ pouces de circonférence. Or, il paraît, que pour ceux qui ne sont pas habitués à saisir une tige de ce diamètre, cela équivalait presque à soulever 800 livres. Dans toute la carrière de Cyr, un seul homme a pu gagner la récompense offerte et cet homme est un Canadien-Français nommé Thérien. Il demeurait alors dans l'Etat du Michigan et avait la réputation d'être le champion de cette partie du pays.

A Londres, Cyr fut bientôt en relation avec tous les sportsmen les plus distingués. On l'admirait non seulement pour sa force exceptionnelle, mais encore parce qu'il était un causeur agréable, maniant l'anglais aussi facilement que le français. Si mes renseignements sont exacts, Cyr parut successivement à l'Alhambra, sous le patronage du Prince de Galles, au Westminster Royal Aquarium, au Tivoli, au South London Crystal Palace et au Trocadero. Après Londres, où il séjourna cinq mois, il parut dans la plupart des villes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande; il poussa même une pointe jusqu'en Allemagne. Son grand regret, c'est de n'avoir pu se faire connaître en France, mais son impressario n'avait pas compris la patrie de nos aïeux dans son itinéraire et il ne voulut pas revenir sur sa décision. Cyr resta vingt-trois mois, outre-Atlantique.

De retour en Amérique, en 1894, le roi des hommes forts fit une tournée triomphale au Canada et aux Etats-Unis. A Toronto, il reçut une magnifique canne; à Montréal, les citoyens lui offrirent une médaille évaluée à $400; bref, il ne compta plus les trophées et les souvenirs qui lui furent présentés.

Mais Cyr n'avait pas fini d'établir des records. Le 27 mai 1895, à Boston, il enleva avec son dos une plate-forme sur laquelle se tenaient 18 hommes corpulents dont le poids total s'élevait à 4,300 livres.

Le 7 mai 1896, à Chicago, dans la salle Saint-Louis, en présence de mille spectateurs, Louis Cyr s'adjugea une autre série de records dont l'authenticité est soutenue par une déclaration faite devant le notaire L. Lévy, par MM. les abbés Bourassa et Ouimet, MM. les docteurs F. A. Magny et L. J. Demers, MM. W. Marchessault et John Murphy. Voici ces records:

1—La volée à droite et à gauche, 188½ livres.

2—Dévissé à gauche, épaulement d'une main, 158½ livres.

3—Bras tendu à droite, 131¼. L'haltère fut maintenu 5 secondes puis ramené lentement à l'épaule.

4—Bras tendu double (dit croix de fer), 97¼ livres à droite et 88 livres à gauche.

5—Jeté à droite, 36 fois successivement, 162½ livres.

6—Soulevé d'un doigt, 552½ livres.

7--Soulevé des deux bras, 1897¼ livres. [1]

8—Soulevé d'une main, 987 livres.

9—Baril de sable et eau, de 433 livres, chargé sur l'épaule du bras droit, sans l'aide des genoux.

10.—Résister pendant 55 secondes contre quatre chevaux pesant 1200 livres chacun.

11—Jeté à deux bras, 347 livres.

Quelques-uns de ces records ont été mis en doute par des professionnels, cependant, comme tous ceux que nous avons cités, il ont été reproduits dans le *Clipper Annual* de 1897 et ils n'ont jamais été attaqués publiquement.

Vers 1897, on publia, aux Etats-Unis, qu'un nommé Patrick McCarthy de Saint-Louis, Mo., venait de s'adjuger deux records stupéfiants. Cet hercule inconnu avait, disait-on, enlevé avec son dos, 6,370 livres; ensuite après s'être mis un fardeau de 2,700 livres sur les épaules, il avait monté un escalier de huit marches. Ces performances dépassaient tellement les bornes de la vraisemblance que Cyr s'en émut et voulut démontrer leur fausseté immédiatement. Il se rendit à Saint-Louis, bien résolu à provoquer le recordman américain, mais après plusieurs jours de re-

---

(1) Le record de J. W. Kennery, champion de la *Police Gazette,* était de 1200 livres.

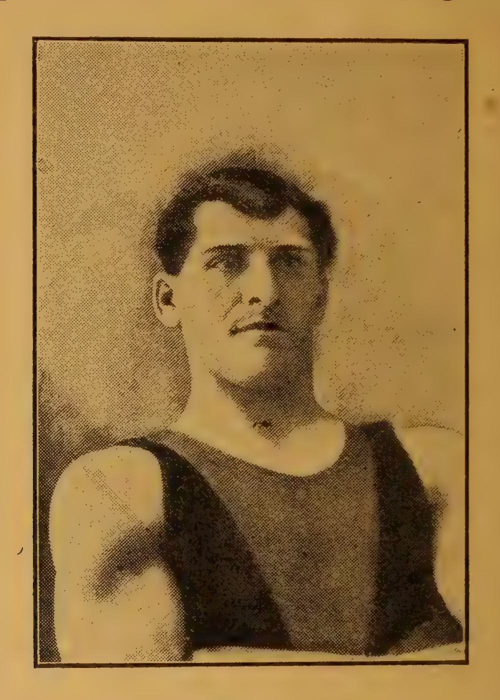
cherches, Cyr revint bredouille, personne n'ayant pu lui fournir le plus mince renseignement sur le leveur de poids fantastique qui n'a existé — tous les athlètes s'accordent à le dire— que dans l'imagination de quelque farceur yankee.

LA FAMILLE CYR

Il est certain que Louis Cyr tient sa puissance prodigieuse de sa mère. Celle-ci se nommait Philomène Berger dit Véronneau et elle était issue d'une famille renommée pour sa force. Elle mesurait 5 pieds, 10 pouces de haut, et bien qu'elle fût plutôt maigre, elle pesait 245 livres. C'est vous dire que ses muscles et sa charpente osseuse n'étaient pas ordinaires. Beaucoup plus vigoureuse que son mari, elle prenait souvent sa place lorsqu'il fallait soulever un fardeau. Ainsi, quand le père Cyr arrivait du village avec un baril de farine, c'était sa femme qui prenait le baril dans ses bras et le montait au grenier. Plusieurs fois, on la vit déplacer, en les saisissant par les brancards, des charrettes à foin, très lourdes.

Pendant que son mari était aubergiste à Sainte-Cunégonde, ce qui eut lieu, je crois, après que Louis eut vendu son hôtellerie, il arriva, un soir, que cinq ou six individus voulurent faire du *train*. Le père Cyr essaya de les apaiser, mais ils ne voulurent rien en-

tendre; ils menaçaient même de lui faire un mauvais parti lorsque la mère Cyr s'avança. La terrible femme n'y alla pas de main morte. Elle empoigna les tapa-



PIERRE CYR

geurs au hasard et, en une minute tous étaient dehors, ébahis d'avoir été si promptement expulsés d'un endroit où ils se croyaient maîtres.

Le frère de Louis, Pierre Cyr, qui demeurait à Saint-Hughes, était aussi un athlète remarquable pour son poids qui était de 154 livres. Vers 1885, au Parc Sohmer, il prit part à un championnat de force, catégorie des poids moyens, et il sortit vainqueur entre des concurrents tels que Poitevin, Miller, Robillard, Simard et Regimbal.

Madame Hébert, de Sainte-Hélène de Bagot, sœur de Louis et de Pierre, possédait une force exceptionnelle. Un seul fait le démontrera : elle enlevait avec facilité un sac de sel de 250 livres et le portait dans ses bras !

Emiliana, fille unique de Louis Cyr, a fait de l'athlétisme théâtral avec son père et sa mère, entre l'âge de six ans et de neuf ans. Elle obtenait alors un joli succès. Son numéro se composait des exercices suivants : soulevé d'un doigt, 125 livres ; soulevé, des deux mains, 450 livres ; jeté à droite, 60 livres. A neuf ans, elle dit adieu à la carrière pour entrer au couvent, puis ses études terminées, elle a épousé M. le docteur Aumond.

LES MENSURATIONS DE LOUIS CYR

M. Cyr a toujours été un type de colosse massif. A quinze ans, il pesait 100 livres, à vingt, 240 livres, dans sa plus grande vigueur et pendant qu'il était en

forme, 285 livres; plus tard, son poids s'éleva à 365 livres. Au reste, voici quelles étaient ses mensurations, vers 1897:

Taille: 5 pieds, 10½ pouces.
Cou: 23 pouces.
Poitrine: 58½ pouces.
Biceps droit: 22½ pouces.
Biceps gauche: 19¼ pouces.
Avant-bras: 18½ pouces.
Abdomen: 54 pouces.
Cuisse: 28¼ pouces.
Mollet: 23 pouces.

Son poids énorme n'étonnera personne lorsqu'on saura qu'il mangeait comme Pantagruel. Sa nourriture consistait surtout en lard salé, en soupe aux pois, en œufs, en crêpes et en pain. Dans un seul repas, il engloutissait deux ou trois assiettées de soupe, trois ou quatre livres de viande, etc., et il faisait quatre repas par jour. Il croyait, avec tout le monde, que plus l'on force, plus il faut d'aliments, mais comme cela n'est vrai que dans une certaine mesure, il s'aperçut, sur le tard, que ce régime minait sa santé et l'affaiblissait. Dans la suite il retrancha la viande et le pain de ses menus, réduisit son alimentation et adopta un régime de lait et de légumes qui lui fit du

bien. Cependant, en 1906, l'obésité avait reparu et il eut une attaque d'hydropisie qui mit ses jours en danger. Son gendre, M. le docteur Aumond, le soumit alors à un traitement qui lui rendit la vie et prolongea ses jours.

M. Cyr avait de la prédilection pour la pipe, mais il ne faisait aucun usage de liqueurs alcooliques depuis l'âge de 23 ans. Auparavant, il avait pris un verre de temps à autre.

LES RENCONTRES DE LOUIS CYR

Durant les vingt-huit ans qu'il a été dans l'arène, Louis Cyr a rencontré quantité d'adversaires, et parmi les plus connus, je mentionnerai David Michaud, Dan Sullivan, Sébastien Miller, W. Johnson, le suédois Ronaldo et Hector Décarie. Sauf dans le match avec ce dernier, toutes ces rencontres se sont faites à l'addition du nombre de livres et Cyr a toujours triomphé; son soulevé avec le dos lui assurant aisément la victoire. Contre Hector Décarie, il accepta un nouveau mode d'addition. Cyr et Décarie exécutaient quatre exercices chacun, et lorsque l'un des adversaires ne pouvait faire l'exercice de l'autre, celui-ci comptait un point. Il arriva ce que plusieurs avaient prévu. Décarie ne put exécuter les exercices de Cyr, et Cyr ne put exécuter les exercices de Décarie. Chacun des

concurrents compta quatre points. Si l'on eut procédé par l'addition des livres, le résultat eut été celui-ci: Cyr 3545 livres y compris le soulevé du dos, et Décarie, 1297½ livres en lui accordant 755 livres pour un dévissé de 151 livres fait cinq fois consécutivement.

Quatre mille personnes furent témoins de cette rencontre le 26 février 1906 et lorsque M. Raphael Ouimet, l'arbitre du match, eut annoncé, à la fin de la soirée, que la joute était nulle, il se produisit quelque tumulte dans la nombreuse foule. On n'était pas satisfait.

Louis Cyr s'avança, alors, sur le devant de l'estrade et, dominant les spectateurs du regard, du geste et de la voix, il leur expliqua que le dénouement de la rencontre ne pouvait être attribué qu'au mode adopté pour décider lequel des deux athlètes aurait la palme. Puis, il termina par ces paroles qui furent très applaudies: "Je reconnais, en Décarie, l'un des hommes les plus forts que j'ai rencontrés, depuis que je suis dans l'arène. Aussi, il me fait plaisir de lui concéder mon titre qu'il saura défendre, je l'espère, avec autant de succès que je l'ai défendu moi-même."

Depuis longtemps retiré dans sa magnifique demeure de Saint-Jean de Matha, l'hercule coulait une existence agréable au sein de sa famille, mais la maladie qui le minait finit par triompher du roi des poids lourds et M. Cyr s'éteignit le 10 novembre 1912.

Les journaux sportiques des deux continents annoncèrent le fait à leurs lecteurs et consacrèrent au disparu des articles élogieux sur son caractère, sa tenue irréprochable et ses exploits étonnants.

Comme il n'y a que les médiocrités qui ne sont pas discutés, Louis Cyr, par sa prééminence dans le monde athlétique, devait, inévitablement, mériter l'honneur de la critique et celle-ci ne lui a pas été ménagé. Tous les hommes à système l'ont attaqué. Les uns lui ont reproché sa lourdeur et ses formes enveloppées; les autres, son entraînement exclusifs aux gros poids; celui-ci sa nourriture, celui-là, sa façon de lever les poids. Une chose cependant lui reste qui suffit à sa gloire, c'est que Louis Cyr a été *le champion à peu près incontesté de la force humaine.* (1)

---

(1) Le mot est d'un expert. On le trouvera dans un article intitulé l'*Esthétique de la gymnastique* paru dans la *Culture Physique de Paris*, 1906. L'auteur, M. G. Strehly, était un athlète et un écrivain français très renseigné qui est mort en novembre 1906.

E.-Z. MASSICOTTE.


BL